Lignes de crêtes

n°13

Signes des temps
Discerner

ISSN 1969-2137
Octobre-Novembre-Décembre 2011
8 €

- Métier
- Église et Foi
- Société
- Et ailleurs ?
- Vie culturelle
- Vie de l'association

Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	35 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 36 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70 €
1400-2000 €	110 €
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
170 boulevard du Montparnasse
75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans les prochains numéros

- Les migrations
- Se former, s'informer
- La doctrine sociale de l'Église

Photos de couverture : Suzanne Cahen

Sommaire

Éditorial (Mireille Nicault) ..... p 3
Sexe, Genre et Évolution (Georges Periquet) ..... p 4

Métier
Au lycée technologique (Évelyne Couteux) ..... p 7
Violence au collège... (Maman de Théo) ..... p 8
Émilie ..... p 9
Côté parents (F. C.) ..... p 10
Comment discerner pour faire grandir (M-H Millet) . p 13
La relecture à l'usage d'une prof (A. Martinez-S.) ... p 16

Église et Foi
Le discernement des vocations
du séminaire (Daniel Moulinet) ..... p 17
S'exercer à une décision juste... (M. Hugonnard) ... p 19
Engagement et discernement (D. Bertrand) ..... p 21
Discerner les signes des temps (D. Moulinet) ..... p 23

Société
Discerner une orientation : une co-création
en marche (Brigitte Midon) ..... p 25
The Social Network, signe des temps (I. Tellier) ..... p 27
Placere, movere, docere (C.R.) ..... p 27
Pour les cent ans d'Auguste (J.J.) ..... p 28
Seigneur, vous êtes l'amour (Norbert Segard) ..... p 29
Une identité nourrie d'altérité (Elena Lasida) ..... p 30
Pôle emploi (A.C.) ..... p 31
Artisans du Monde : discerner et choisir des partenaires
(Bernard Schauer) ..... p 32

Relecture biblique
Interpréter les signes des temps (Daniel Moulinet). p 34

Et ailleurs ?
Chargé de mission au CCFD ..... p 36
Révision de vie (Jean Dumont) ..... p 38
La conversion des Églises latino-américaines (JK) . p 40

Vie culturelle
Livres, cinéma et musique ..... p 41
Livres pour enfants (Marie Becker) ..... p 45

Vie de l'association
CdEP et le paysage médiatique (A.-M. Marty) ..... p 46
CdEP sur les ondes nationales (C. Guiraud) ..... p 47
Ristolas (Suzanne Crouzier) ..... p 48
Le Laus (Francis Filippi) ..... p 48
Rencontres à venir ..... p 49

Iconographie
Question de points de vue (Alain Gobenceaux) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org/

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0212 G 81752 du 11 février 2010
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

Discerner, Discernement : ces mots n'ont-ils pas pour certains des relents passéistes ou trop prudents à l'époque d'une recherche de pensée autonome ? Quant aux *signes des temps*, ils peuvent suggérer à d'autres le savant fou d'Hergé annonçant dans les rues à coup de gong l'apocalypse à venir !

Dans une société aux progrès techniques sophistiqués, tout enseignant doit pourtant aider ses élèves à se forger les clés et outils d'accès à la société contemporaine. On le sait, apprendre n'est pas juste emmagasiner des savoirs, mais aussi apprendre à lire le monde et à trouver sa propre pensée. Ce n'est pas toujours facile : focalisés sur les résultats ou examens, certains - élèves ou enseignants - préfèrent volontiers des réalités plus simples. Mais l'éducation est un problème insoluble si nous la pensons uniquement comme transmission de modèles bien expérimentés en vue d'un avenir prévisible. Lire notre monde actuel, c'est, comme quand on lit une petite annonce, savoir aussi rechercher ce qui n'y figure pas pour y faire doublement attention.

Si l'on peut se réjouir que les nouvelles technologies soient à la portée de (presque) tous, garder une vigilance à la hauteur de ce confort reste cependant notre responsabilité. Quand les enjeux sont tels que nous n'avons pas droit à la naïveté, l'enseignant a bien besoin alors de discernement par rapport à son métier et à ses angoisses. L'abondance des contenus peut être un piège et il faut savoir les situer dans leur contexte. Dans les années 80 du siècle précédent, nous finissions par sourire de la question régulièrement posée à chaque témoignage : *"D'où parles-tu ?"*. Nous la ressentions comme un étiquetage trop rapide d'une personne par ses seuls engagements ou enracinements. Et pourtant, quand de nos jours nous voyons autant de visages virtuels que de réels, quand on peut agir ou se faire une opinion autant sur la place publique qu'"en chambre" devant un écran, apprendre à vérifier la crédibilité des discours entendus et des sites consultés fait partie de l'aide à la prise de décision, aux choix de vie. Ouvrir les fenêtres latérales, sortir de la pensée en tunnel, ne pas avoir peur des questions, c'est toute une attitude à préparer en classe. Car discerner n'est pas nécessairement savoir la vérité, c'est faire un tri, un choix. C'est une attitude pragmatique, réaliste et - en principe - non idéologique qui convient à notre époque de complexité.

On n'évitera pas en effet la complexité. Nous sommes héritiers d'un passé où, après avoir mûrement réfléchi aux tenants et aboutissants de tel projet, un individu pouvait choisir et s'engager dans une voie déterminée, comme par exemple le choix d'un métier avec la perspective de "faire carrière". Mais dans une société où tout s'accélère et nous demande d'anticiper de plus en plus, le temps n'est guère à la longue maturation. Dans la complexité, la décision n'est pas toujours le choix entre des possibles donnés et sûrs, auxquels on cherchera à se tenir jusqu'au bout ; elle est parfois sur fond d'incertitude sans possibilité de simplification. Or la peur est une passion politique et sociale souvent utilisée, autant par les marchands du temple que par certains gouvernements. C'est un levier formidable pour faire passer n'importe quoi.

Garder l'émotif à sa place au delà de la pensée magique, ne pas en rester au sentimental trop mercantile, ce n'est pas pour autant négliger le discernement du cœur. Dans le jugement de Salomon, le critère était l'amour réel : derrière l'apparente réalité, il fallait laisser la place à un regard attentif et à une véritable écoute.

En éducation, savoir reconnaître les difficultés des élèves est fondamental pour adapter sa pédagogie. Mais le discernement est aussi dans la relation. Il me revient ce conseil d'un formateur, lors d'un stage sur les élèves en souffrance, nous demandant de ne pas oublier que l'élève très sage, rentrant parfaitement dans le schéma scolaire, peut aussi être concerné. Et pour le cas inverse, cette autre remarque entendue pouvant servir de garde-fou dans les moments difficiles : *"Les adultes n'imaginent pas l'ardeur que peut mettre un enfant à se conformer à une remarque désobligeante".*

Ainsi discerner n'est pas qu'être simple observateur. C'est un verbe d'action, situé dans le présent : tracer un chemin possible à un moment donné, et demeurer capable d'en modifier le tracé en fonction de décisions ultérieures, les miennes ou celles d'autrui, qui ne seront pas nécessairement dans le droit fil de la première. *"La sagesse des proverbes, c'est de se contredire"* a dit Claude Roy. Apprendre à vivre avec quatre Évangiles, et donc plusieurs discernements, c'était déjà nous ouvrir à l'inattendu qui vient et que nous créons. Croyons-nous que l'homme est capable d'action, de créer et produire de l'inattendu, d'accomplir ce qui est infiniment improbable ? N'est-ce pas ainsi que se fait *"la création qui fait partie du chemin que l'on doit à soi et aux autres"*, comme le disait un équipier fin août ?

Mireille Nicault
Novembre 2011

Sexe, Genre et Évolution

Loin des débats qui peuvent agiter leur porteur, des colibacilles hébergés dans nos intestins s'associent deux à deux, puis l'un transfère à l'autre une partie de son matériel génétique. Aucun ne semble cependant se préoccuper de savoir quel est son sexe, ni à quel genre (il/elle ?) appartient.

99% des espèces vivantes sont sexuées. Quelle drôle d'idée ! N'est-il pas bien plus simple (et plus rapide) de se multiplier en formant deux descendants à partir d'un seul, au lieu de se lancer dans un processus aussi complexe que de fabriquer des gamètes femelles chez certaines individues et des gamètes mâles chez d'autres individus ? Puis il faudra mettre en place des systèmes d'appeal (sex évidemment), réunir les individus, associer correctement les gamètes... C'est ce que les biologistes dénomment le **paradoxe du sexe**.

Pourquoi le sexe ?

Ce choix de stratégie est expliqué par la théorie actuelle de l'évolution. De façon simplifiée, on considère les organismes comme des porteurs d'informations génétiques, et mieux ces informations seront transmises au cours des générations, plus leurs porteurs seront avantagés. Cependant, la transmission des informations génétiques passe par des mécanismes de copie et comme lors de toute copie, des modifications (mutations) peuvent intervenir (soit, par gène, de l'ordre de une par million de gamètes). La majorité de ces mutations conduit à des modifications invalidant plus ou moins le message. Cependant les mêmes mutations ont peu de chances de se produire chez deux individus différents.

En conséquence, si un système biologique A privilégie la reproduction par multiplication d'un seul individu (dit asexué), les mutations néfastes auront plus de chances de s'accumuler au cours des générations que dans un système B qui procède à l'association d'informations venant de deux individus (dits sexués). Cette association permet d'avoir au moins un message valide. **Une meilleure transmission des informations génétiques sera donc assurée par des systèmes permettant association et recombinaison de ces informations.**

Le système sexué est plus performant si le nombre de descendants est relativement limité et c'est lui qui a été généralement retenu par la sélection naturelle hors du monde des microbes. Chez ces derniers, qui ont de très nombreux descendants, le système asexué est suffisant et généralement répandu. Cependant, l'existence de formes "complémentaires", l'une "type bactérie donatrice d'une partie de son matériel génétique", l'autre "type bactérie réceptrice" a également été retenue car elle permet des recombinaisons génétiques et donc une meilleure adaptation globale.

C'est ainsi que l'on explique la généralité des formes dites sexuées chez les êtres vivants, animaux et végétaux, et la présence d'une certaine forme de "sexualité" chez les bactéries. On doit remarquer que ce principe de sélection n'implique pas obligatoirement la présence de deux sexes. Trois ou plus seraient efficaces pour assurer le brassage, mais la mise en place de tels systèmes est vraisemblablement trop complexe pour avoir pu apparaître et être retenue. Contentons-nous donc de deux sexes.

Comment les sexes ?

Encore faut-il les réaliser ! Les études génétiques montrent que plusieurs gènes interviennent, en cascade et en réseaux, dans la détermination du sexe et qu'ils sont plus ou moins différents selon les espèces. On ne fait pas une femelle ou un mâle de mouche avec les mêmes gènes que chez *Homo sapiens*. Pour nous limiter à cette dernière espèce, le gène initiateur de la cascade de réactions conduisant au développement embryonnaire du type mâle est le gène SRY situé sur le chromosome Y. Ce gène est absent des chromosomes X et les gènes de la cascade du développement femelle sont alors activés. D'où la correspondance : XY (mâle), XX (femelle). Nous retrouvons la définition "classique" du sexe qui s'entend généralement des caractéristiques biologiques et physiologiques distinguant les hommes des femmes. On notera que ce déterminisme génétique est susceptible de variations, par exemple : la présence, rare, du gène SRY sur un chromosome X conduit à des hommes XX^+ (sans Y), tandis que son absence sur le chromosome Y (perte trop petite pour modifier la forme du chromosome Y vu au microscope) conduit à des femmes XY^-.

Le développement d'un individu sexué nécessite l'intervention d'autres gènes, ceux permettant la formation des ovules ou des spermatozoïdes, ceux induisant une morphologie mâle ou femelle... À ce stade, nous en sommes toujours au domaine de la notion dite biologique du sexe.

Une remarque capitale s'impose ici. Les généticiens ont montré que dans la réalisation des caractères, **les gènes interagissent avec**

l'environnement, mais de façon variable selon le caractère. Les gènes sont pratiquement les seuls à agir dans le déterminisme des groupes sanguins, alors que l'environnement intervient de façon importante dans le déterminisme de la taille ou de la masse corporelle. Si l'agriculteur ne nourrit pas correctement ses vaches, celles-ci donneront peu de lait, même si elles possèdent les meilleures combinaisons de gènes pour la production laitière. Il faut donc voir gènes et environnements en interactions, vision intégrative qu'il convient de substituer à l'opposition faite parfois entre naturalisme biologique et culturalisme. Cette remarque nous permet de comprendre comment le déterminisme génétique peut conduire à des variations dans la réalisation des caractères sexuels. Selon les combinaisons génétiques et l'environnement, certains individus pourront être fertiles ou stériles, sexués ou intersexués. Sur le plan biologique il n'y a rien de bien ou de mal dans ces variations, ni même de normal ou non. Tout processus de fabrication, qu'il soit biologique ou industriel, produit "normalement" des variétés. Pour une espèce, l'important est de fabriquer suffisamment de reproducteurs pour assurer le passage de l'information génétique à la génération suivante et ce dans son environnement actuel. Une espèce est donc constituée "normalement" de variétés d'individus, dont seuls certains participeront à cette transmission. En biologie évolutionniste, il n'y a pas d'individus normaux ou anormaux, il y a ceux qui contribuent à la transmission génétique et ceux qui n'y contribuent pas. Et il y a bien des façons de contribuer à cette transmission, même en étant stérile, par exemple en étant un être social aidant des apparentés fertiles !

Du sexe au genre

Depuis les années 70, notamment avec l'ouvrage d'Ann Oakley, *Sex, Gender and Society* (1972), on associe habituellement le genre (ou sexe social) aux comportements, aux relations, aux rôles sociaux, à la répartition du pouvoir et aux autres différences sociales entre les hommes et les femmes. D'où la question : le sexe biologique détermine-t-il le genre et la sexualité, ou bien le genre est-il une construction sociale ?

En fait il n'y a pas encore de "théorie du genre" au sens épistémologique du terme, mais des Études de genre (Gender studies). C'est une discipline jeune posant des questions fondamentales notamment pour la remise en question d'une justification sociale de la domination homme/femme basée sur un déterminisme biologique (ce que les biologistes ne proposent d'ailleurs pas).

Les auteurs des études de genre insistent sur le rôle prédominant de la construction sociale de la domination homme/femme dans les sociétés humaines (seul aspect abordé dans le présent texte). Les études anthropologiques montrent que ce schéma n'est pas universel comme on le voit dans les sociétés matriarcales où les rôles sont "inversés". Ainsi chez les Tchambulis d'Océanie étudiés par Margaret Mead, les hommes prêtent une grande attention aux soins du corps et à la coquetterie, alors que les femmes doivent être rudes et fortes pour être efficaces dans la gestion des richesses sociales.

Pour certains auteurs il s'agit de dénoncer l'idée que la réalité biologique et la différence organique des sexes servent à justifier la domination d'un sexe sur l'autre. C'est donc la représentation sociale que l'on se fait de la sexuation organique qui est visée, et non la sexuation biologique elle-même.

Christine Delphy développe, elle, une position uniquement culturaliste : *"Il n'y a pas d'autre facteur que la domination des hommes sur les femmes qui puisse justifier la séparation de l'humanité en deux groupes distincts. Dire par exemple que la domination existe parce que les hommes seraient plus forts que les femmes, c'est déjà légitimer la domination, car cela implique qu'il serait normal qu'il y ait un lien direct entre une caractéristique physiologique et des habitudes sociales. Or de nombreux exemples nous montrent qu'il peut en être autrement : les hommes jeunes sont sans doute plus forts physiquement que les hommes plus âgés, pourtant il n'y a aucune domination sociale des premiers sur les seconds (ce serait même plutôt le contraire)".*

Linda Nicholson propose une position plus intégrative dans laquelle elle comprend le rapport entre le sexe et le genre comme dépendant. Sa conception considère la variable biologique comme intégrée à la variable culturelle et toutes deux situées dans une société particulière, à une période donnée.

Ce très rapide raccourci permet de comprendre pourquoi les mouvements féministes, et les personnes ayant une sensibilité "de gauche" soutiendront généralement la "théorie du genre", alors que les personnes plus attachées au concept de l'existence d'un ordre naturel définissant le donné de nos sociétés y seront souvent moins favorables, voire franchement hostiles. Mais aligner ses soutiens d'après ses positions idéologiques est-il toujours bien raisonnable ?

Demandez le programme

Dans ce contexte général, au BO du 30 septembre 2010 des programmes de 1re sont parues les indications suivantes : *"Féminin/masculin... Ce thème vise à fournir à l'élève des connaissances scientifiques clairement établies, qui ne laissent de place ni aux informations erronées sur le fonctionnement de son corps ni aux préjugés.*

Ce sera également l'occasion d'affirmer que si l'identité sexuelle et les rôles sexuels dans la société avec leurs stéréotypes appartiennent à la sphère publique, l'orientation sexuelle fait partie, elle, de la sphère privée".

La *"théorie du genre" n'est pas mentionnée dans ces lignes. Elles ont donné lieu à l'introduction de plusieurs pages dans les manuels scolaires. Par exemple : "L'identité sexuelle est la perception subjective que l'on a de son propre sexe et de son orientation sexuelle... Seul le sexe biologique nous identifie mâle ou femelle, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier de masculin ou féminin... L'orientation sexuelle doit être clairement distinguée du sexe biologique de la personne"* (Manuel SVT, Hachette). Écrits approuvés ou contestés encore une fois en fonction des idéologies des intervenants.

En attente de discernement...

La distinction entre sexe et genre n'est pas aussi simpliste que le laisseraient croire les définitions précédentes. En effet les recherches actuelles montrent qu'il existe aussi des gènes qui interviennent dans le fonctionnement cérébral. Le comportement étant une émergence du fonctionnement cérébral, il existe ainsi des gènes impliqués (avec l'environnement bien évidemment) dans nos comportements. Pour rester dans le domaine des "comportements sexuels", la stratégie adaptative ayant conduit à former deux sexes biologiques nécessite de pouvoir les rapprocher, et tout système génétique favorisant ce rapprochement sera sélectionné (signaux visuels ou odorants comme les phéromones). Au niveau de la biologie de l'espèce, la solution hétérosexuelle est nécessaire et la plus fréquente pour des raisons d'efficacité reproductive globale. Elle n'en est pas pour autant normative, pas plus que ne le sont d'autres comportements. Ce sont les sociétés qui norment. Il convient également de signaler qu'aucune base génétique à l'homosexualité n'a pu être mise en évidence à ce jour. Au niveau de la réalisation de l'identité sexuelle et de l'orientation sexuelle on ne sait pratiquement rien, s'il en est, de l'effet de gènes, mais le rôle de l'environnement est patent.

Mais au fait, qu'est-ce qui est "Mieux" : être déterminé par ses gènes ou par l'environnement ? On a souvent le sentiment qu'il vaut mieux que le déterminisme ne soit pas génétique car dans ce cas une action humaine médicale ou culturelle sera plus efficace et pourra "améliorer" les choses. Cependant cela impliquerait que dans le cas d'un trouble profond de la personnalité (pensons à l'autisme), l'action déterminante initiale aurait bien été déclenchée par des facteurs environnementaux (la relation avec la mère dans ce cas). Combien de mères ont été traumatisées par la thèse environnementaliste dans les années 70, alors que l'on sait aujourd'hui qu'il existe une composante génétique dans le déterminisme de l'autisme et que les mères n'avaient aucune raison de culpabiliser ?

Dans le cas de l'homosexualité, l'idée la plus communément admise postule que l'homosexualité est principalement, voire exclusivement, induite durant la petite enfance par les apprentissages et interactions qui s'y déroulent, et plus particulièrement par les interactions du jeune enfant avec ses parents. Dans ce contexte, l'homosexualité serait la résultante d'un blocage du développement de la libido à un stade immature. Cependant des travaux actuels montrent, chez certains mammifères, l'importance des variations de concentrations hormonales (notamment de la testostérone) durant la vie embryonnaire, sur leur orientation sexuelle. Il n'est pas encore établi si ces variations peuvent être déterminées par des facteurs génétiques ou par l'environnement prénatal. Certains auteurs suggèrent même que l'homosexualité masculine n'aurait pas exactement les mêmes causes que l'homosexualité féminine ! L'homosexualité serait-elle "sexuée" ? Quoiqu'il en soit, si gènes et environnements intervenaient, on serait toujours dans la relation intégrée Nature Et Culture.

Le sexe et le genre sont biologiquement et culturellement liés. L'intérêt des études de genre est de redynamiser et de relativiser nos conceptions. Il y a des gènes et des gens. Les premiers remplissent assez bien leur rôle depuis des milliards d'années, les seconds feraient bien de re-construire des sociétés égalitaires, solidaires et respectueuses des sexes et des genres (avec un clin d'œil aux *gender outlaws*). Que cela puisse se faire en trans-passant nos clivages idéologiques et l'on retrouverait alors le sens de la Parole : *"Dieu créa l'homme selon son image : c'est à l'image de Dieu qu'il le créa, il les créa mâle et femelle"...*

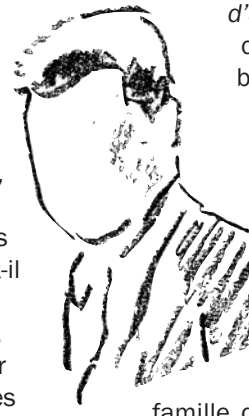
Georges Periquet
Professeur de génétique
et d'évolution
UFR Sciences et technique
Université de Tours

Pour faire preuve de discernement en éducation, il est important de savoir percevoir les différents points de vue de toute la "communauté éducative" à laquelle on est intégré. Prendre au sérieux le sentiment de chacun, élève, enseignant en début ou fin de carrière, parent ou conseillère d'éducation, peut mener à une avancée et au bien de tous, plutôt qu'au ressentiment ou au défaitisme. Nous espérons que ces témoignages y aideront.

Au Lycée technologique

Les conséquences d'un bon discernement en matière d'orientation sont importantes, c'est évident : on le vérifie pleinement en lycée technologique. Mais combien il est difficile de discerner ce qui convient le mieux pour un élève, forcément habité de projets qui ne correspondent pas toujours à ses capacités, voire à sa nature, sans compter qu'il évolue et que ce qu'il n'est pas apte à accomplir aujourd'hui, il l'accomplira peut-être aisément demain.

On arrive rarement en lycée technologique ou en section Sciences de l'Ingénieur par hasard. Sans négliger la réussite de certains élèves, on y rencontre déception et désillusion, quand, par exemple, la filière Technologique apparaît comme un substitut de la voie générale. Si un élève veut faire médecine ou être vétérinaire, on lui conseille STL (Sciences et Techniques des Laboratoires) ; veut-il être architecte, on l'oriente sur Génie Civil, s'il ne peut accéder, par ses résultats, aux filières d'un bac général. C'est un réflexe qui manque parfois un peu de discernement dans les conseils de classe, même s'il est teinté de bonne volonté : permettre à l'élève de suivre un projet réaliste qui se rapproche le plus de ses ambitions. Or, dans les deux cas précédemment évoqués, bien souvent, les élèves se rendent compte qu'ils ne pourront pas exercer ces métiers. Le discernement des élèves n'a pas la même temporalité que celui des enseignants : de là viennent les difficultés en matière d'orientation et de choix des séries. Il faut donc aider les jeunes à discerner le possible et à accepter la réalité en évitant ce genre de malentendu. Pas facile pour des adolescents en construction.



Aussi la désillusion s'accentue-t-elle lorsque l'enseignement ne correspond pas aux attentes des élèves, ou quand le niveau ne permet pas d'aller en S option Sciences de l'Ingénieur. *"Je vois bien que je ne serai jamais pilote d'avion"* dit un élève de seconde qui avait baissé les bras suite à de mauvaises notes en maths.

Mais on peut parler de réussite quand la voie technologique a révélé des talents après des années collège médiocres. On a reçu récemment une lettre de remerciements d'une famille dont le fils est arrivé au lycée avec un niveau faible et un certain rejet de l'école. Après cinq ans au lycée (bac technologique + BTS) il est maintenant en école d'ingénieur. Réussite encore quand la passerelle BEP – 1re d'adaptation permettait des parcours adaptés aux élèves plus lents, qui le plus souvent réussissaient très bien en terminale et poursuivaient leurs études (BTS, IUT). Il faut donc s'attacher au profil humain de l'élève pour discerner ce qui lui convient.

Un autre exemple de réorientation réussie permettra de comprendre l'importance de ce discernement, fondé sur la prise en compte de la personne de l'élève dans sa totalité par le professeur, à l'écoute de ses intentions et de ses motivations. Jennifer, élève de seconde voilà quelques années, était en grande difficulté, et très vite son professeur principal lui a parlé d'orientation. *"Ce que je veux faire je ne le ferai jamais"* lui a t-elle dit. Et elle a ajouté : "Depuis que je suis toute petite je veux être cuisinière mais mes parents ne veulent pas". Quelques rencontres avec les parents, et l'aide du proviseur adjoint, une volonté et ténacité grandissante chez Jennifer ont fait que finalement, elle a fait un apprentissage dans un bon restaurant d'Angers. Son ancien professeur principal y est allée dîner récemment et ses patrons étaient très contents d'elle. Jennifer était transformée, et pleine d'ambition. Son rêve : ouvrir un restaurant en Australie.

Des histoires comme celles-ci redonnent la pêche !

Évelyne Couteux
Pays de Loire

Violence au collège et désarroi

Théo était l'an dernier en 6e dans un collège de la banlieue parisienne. Pas le plus difficile, pas le plus protégé non plus. Manque de chance ? Timidité ? Difficulté à nouer des liens dans un nouveau groupe ? La classe étant sous la coupe d'une "meneuse" l'ayant très rapidement pris en grippe, la vie au collège a tout de suite été très difficile. Il a d'abord été rejeté par le groupe et a subi menaces, brutalités et insultes. En réaction, et pour répondre à notre "injonction" de s'intégrer coûte que coûte, il s'est fait admettre dans le groupe leader. Devant faire allégeance, il s'est alors mis à insulter les autres élèves et à désobéir, d'où très rapidement, heures de colle et réprimandes nombreuses. Sur nos conseils, il s'est alors à nouveau retranché de ce groupe, ce qui l'a renvoyé à sa place de souffre-douleur.

Nous, les parents, avons pensé que les enseignants et la direction nous soutiendraient dans cette difficulté, et qu'ensemble nous parviendrions à sortir Théo de cette situation.

Mais nous nous sommes trouvés devant deux obstacles :

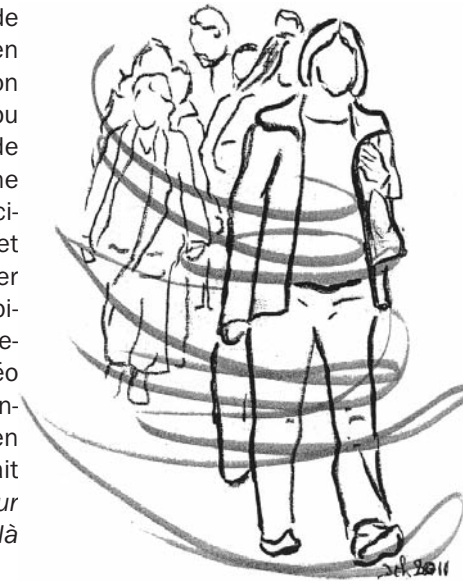
Tout d'abord la difficulté de prouver qu'il y avait bien un problème extérieur à Théo ; en effet, ses notes étant moyennes mais pas catastrophiques, et son attitude en classe celle d'un retrait quasi-total, il s'est vu tout simplement reprocher de ne pas participer, et par extension, de ne pas s'intégrer ; il a donc été très difficile de faire comprendre à certains professeurs qu'il était en souffrance. Il est vrai qu'un élève qui présente son mal-être de façon bruyante aura probablement plus d'attention de la part d'enseignants que je crois sincèrement engagés et à l'écoute. Mais Théo ne se manifestait pas, il essayait d'être invisible.

Et alors qu'il était en primaire très participatif (trop même ?), spontané et avide d'avoir la parole, son changement total d'attitude est passé inaperçu auprès d'enseignants qui ne le connaissaient pas (et qui n'ont pas cherché à le connaître, ni à échanger avec ses professeurs de l'école primaire quelques rues plus loin, ni à se référer à son dossier scolaire antérieur).

De notre côté, nous étions devant la difficulté de devoir conseiller à notre enfant de faire l'inverse de ce que nous lui avions dit jusqu'à présent : répondre à la violence au coup par coup, autant que possible. Cette réaction, contraire à nos principes, était semble-t-il la seule solution proposée. Le principe était : *"Nous-mêmes, étant enfants, nous avons été dans des collèges difficiles et ça nous a rendus plus forts"* (propos d'un professeur de français). La violence, tout en étant vaguement critiquée (et non vaillamment, comme on aurait pu s'y attendre) semblait un état de fait, et il paraissait mal vu de ne pas la tolérer. Par ailleurs la décision de Théo (plutôt logique et néanmoins courageuse) d'aller vers un adulte en cas d'impossibilité de régler le conflit a été totalement contre-productive : Théo étant allé voir sa professeure principale pour changer de place en début d'année, celle-ci lui aurait répondu *"Vous n'êtes pas là pour bien vous entendre, vous êtes là pour travailler"*.

- Si, ils sont là pour bien s'entendre ;
- Il faut bien réfléchir avant de renvoyer l'enfant avec ces mots, car il se trouve alors dans la situation d'une "balance", ce qui accentue la fracture avec les autres. L'enseignante ne s'en est probablement pas rendu compte, mais cela a beaucoup compliqué la situation.

Deuxième difficulté : les professeurs et la direction nous ont expliqué que "la meneuse" venait d'une famille en grande difficulté pour élever ses enfants, et nous ont fait comprendre que par notre constat nous l'enfoncions, la diabolisions, et qu'ainsi nous n'aidions ni cette élève ni ses parents. L'établissement essayait de faire passer Théo pour un cas isolé ; cependant, lorsque je mentionnais d'autres souffre-douleur, on reconnaissait leur existence. Si leur objectif était de protéger au mieux cette élève, à mon avis nier ainsi l'évidence n'est pas une façon efficace de soutenir une élève difficile.



familial

Ce n'est qu'au conseil de classe du 2e trimestre que les élèves délégués, pris à témoin par la direction qui voulait désamorcer mes protestations, ont expliqué très posément le système mis en place par cette élève, et qui retentissait sur l'ensemble de la classe. Ils ont proprement sidéré l'assistance.

Cela n'a pas permis d'aider Théo, qui est resté isolé toute l'année. Pire, ses notes ayant rapidement remonté (il savait qu'il allait quitter le collège, ce qui lui a permis de tenir jusqu'à la fin de l'année), le principal voyait dans ses résultats la preuve que tout allait bien. Mais Théo, lui, restait seul.

Théo est maintenant en 5e dans un collège privé où il s'est très rapidement et facilement intégré. Je pense néanmoins que cette expérience l'aura beaucoup marqué.

Tout enfant en difficulté dans sa famille doit être aidé par l'école qui, heureusement, peut être présente quand les parents ne le sont pas. En revanche, il y a des limites à ce qu'un groupe d'enfants peut supporter de la part de l'un d'entre eux qui dysfonctionne.

Si les autres enfants sont obligés de subir cette violence, alors les adultes qui sont en charge doivent absolument :

- reconnaître la situation difficile des enfants : c'est déjà en soi un grand soulagement ;
- utiliser leur expérience professionnelle pour les aider à faire face à cette difficulté.

Marie, maman de Théo
île de France

Émilie

C'est avec enthousiasme, et gonflée par les encouragements de mes collègues lors de mon année de stage en situation, que j'arrive néo-titulaire sur un poste fixe en collège rural. Prérentrée un peu en ébullition : de fait, je suis nommée sur deux établissements.

L'année débute dans un climat de confiance avec deux classes sur trois dans le premier collège. La troisième classe se révèle très difficile par la présence d'Émilie, forte tête, au charisme indéniable, mais - je l'apprendrai à la fin de l'année - qui "bizute" tout nouveau professeur.

La famille ne se manifeste pas lors de la réunion parents-profs, les autres parents présents témoignent aussi leur surprise : Émilie n'a jamais été ainsi. La professeure principale confirme : les "anciens" professeurs et elle ont toujours connu Émilie comme une élève et une fille gentille.

Cette classe devient vite ingérable au point que je l'ai surnommée en mon for intérieur la "classe poubelle", malgré la présence de quatre élèves travailleurs, les seuls qui passeront en 2e à la fin de l'année. Eux continuent de travailler quelle que soit la méthode utilisée ; les autres élèves de la classe sont passifs et inactifs, dans le meilleur des cas. Puis survient l'annonce, à la cantine, du décès brutal d'un de leurs copains, présent dans l'établissement l'année précédente... Je les récupère juste après, à mon arrivée de l'autre collège, sans avoir vu d'annonce en salle des professeurs ni d'ailleurs eu de réactions de professeurs...

Émilie fait une crise de nerfs en classe, je gère comme je peux : infirmerie, paroles des uns et des autres, courrier à la famille. Juin arrive avec une surprise à la clé : Émilie me remet un courrier. Attitude bien silencieuse et petit sourire : je m'attends au pire...

Quand je lis son texte à la fin de l'heure, je reste stupéfaite : elle y exprime ses plus grands regrets, demande pardon pour ce qu'elle a fait toute l'année *"à la meilleure des profs qu'elle ait jamais jamais eue"* (sic), *"à celle qui s'est intéressée à eux"* ; je n'en crois pas mes yeux et ma collègue de SVT, néo-titulaire, et aussi bizutée, pas davantage : elle n'a pas eu de courrier, elle.

Le mois de juin s'est déroulé comme je l'aurais souhaité pour l'année : dans l'entente, au sens large. Et pendant les vacances, j'ai encore eu droit à un courrier d'Émilie me manifestant sa sympathie, son regret de me voir partir pour un autre établissement, et me donnant ses *"conseils pour réussir avec des élèves qui peuvent être aussi ch...."* qu'elle !

Plusieurs années et plusieurs postes plus tard, j'aurais bien aimé savoir ce qu'est devenue Émilie, et sa vision d'adulte sur ce moment.

Propos recueillis par
Lignes de crêtes
Bretagne

Côté parents

Mes trois enfants ont aujourd'hui entre 25 et 20 ans, mes souvenirs de leur scolarité sont donc lointains. Que dire du "discernement" dont ont fait preuve (ou non) leurs enseignants ?

Je commencerai par une remarque d'une institutrice. L'une de nos filles avait des problèmes en orthographe ; en fin de CM2, inquiète pour son entrée en 6e, j'ai rencontré son institutrice, que je trouvais claire et directe. Sa réponse fut précise : *"oui, votre fille fait beaucoup de fautes, mais je vous assure qu'elle comprend tout. Elle se corrigera quand elle en sentira le besoin, avec plus de maturité. Je suis beaucoup plus inquiète au sujet d'enfants qui, certes, font moins de fautes, mais ne comprennent pas bien les énoncés ou le sens des textes.* Et d'ajouter : *votre fille fera ce qu'elle voudra plus tard".*

Cette réponse nous a impressionnés, puis surpris, nous l'avons même mise en doute car trop catégorique ; ensuite, elle nous a sécurisés, voire même rendus fiers. Les années suivantes nous ont confirmé l'exactitude de l'avis de cette enseignante (à une exception près : notre fille est toujours fragile en orthographe). Ce discernement et cet avis "favorable" nous ont rassurés, et permis ainsi de faire confiance à notre enfant, de minimiser les mauvais moments et de lui renvoyer une image positive de sa personne. Qu'en aurait-il été de l'inverse ?

À l'opposé, toujours à propos de difficulté en orthographe, j'ai souvent discuté avec les enseignants à ce sujet. Leur réponse était toujours la même : *"il faut lire"*. Or, sur nos trois enfants, deux lisaient énormément (pour l'un, Tolkien en CM1...) : sans résultat ! Les mécanismes de la grammaire, les règles d'accord et les conjugaisons, pourtant sues, et l'orthographe des mots "ne se mettaient pas en marche" quand il le fallait, lors de dictées par exemple. Les enseignants n'ont pas eu l'air de comprendre d'où venait le problème, et n'ont pas pu fournir d'aide ou de "piste" pour le résoudre.

Je finirai le chapitre "école élémentaire" par mon rôle de parent délégué au conseil d'école. Malgré un climat apparemment bon et serein, un clivage entre enseignants et parents (quelles que soient les fédérations) se mettait naturellement en place, une sorte d'opposition de clans. Bien sûr, pas dans les discussions sur les fêtes d'école, les sorties ou tout autre événement où les parents deviennent indispensables. Mais le moindre sujet approchant, même de loin, la pédagogie et/ou le rôle de l'enseignant était "interdit" aux parents. Ni avis, ni idée à ce propos ne paraissaient intéressants aux enseignants.

Une expérience contraire fut pourtant très riche pour tout le monde. Nous sortions d'une année d'expérience sans école le samedi matin. Une grande majorité de parents étaient satisfaits, ils appréciaient de passer plus de temps le week-end avec leurs enfants (les semaines étant chargées). Mais, sans avertissement ni explication, nous nous sommes retrouvés à la rentrée suivante avec un retour au samedi matin à l'école. Surpris par ce manque de civilité et de justification, nous avons voulu discuter. Il nous a été répondu que nous voulions *"faire passer le confort des parents avant celui des enfants" !*

Pour démontrer le contraire, nous avons alors proposé nos compétences à l'école. Nous avions vraiment envie de passer du temps avec nos enfants le samedi, et ce n'était pas "pour notre confort". Un enseignant, ravi de cette initiative, nous prit au mot. Ainsi furent créés les "ateliers du samedi matin" (un samedi sur deux je crois) en école primaire, pendant trois ans. Les parents volontaires, par équipes de deux, proposaient pendant 1 h 30 une activité pour un groupe de six enfants : les ateliers archéologie, origami, sciences, cuisine, sport, sculpture... virent le jour. Les relations École/Famille ont alors changé, pour un temps, et les enfants l'ont bien senti. Les parents des ateliers ont aussi été plus sensibilisés aux difficultés rencontrées à l'école. Auprès des autres parents, ils pouvaient être un meilleur relais.

L'arrivée de mes enfants au collège m'a permis d'assister aux conseils de classe et surtout aux conseils d'administration où les intervenants étaient multiples : enseignants de plusieurs bords, parents, administratifs, CPE, infirmière... Nous, parents, ne nous retrouvions plus comme intrus dans une situation unique : "la classe".

Comme il fut rafraîchissant d'entendre, au cours d'un conseil de classe assez dur, le Principal-Adjoint présidant ce conseil exiger de la part des professeurs de préciser au moins une qualité de l'élève, avant de clore le débat le concernant ! Comme il est encourageant de positiver !

Toujours au collège, j'ai dû intervenir en tant que parent délégué entre une mère et l'administration : un garçon de 6e ou 5e, pas très facile, était souvent en retard le matin, donc noté "absent" au premier cours, puisqu'il n'était pas autorisé à entrer (en retard) pour ne pas déranger la classe. Sa mère est appelée pour son "absentéisme". Elle ne comprend pas pourquoi on passe de "retard" à "absence" et conteste. Le ton monte, la discussion s'envenime, bloque sur cette confusion de mots ou de règles, et l'irréparable arrive, la Principale-Adjointe accuse la mère d'être une *"menteuse"*. Rupture définitive, il n'est plus question de l'élève.

Le Principal demande à l'un des représentants de parents d'essayer de réamorcer le dialogue. Après avoir vu l'Adjointe au collège, j'ai eu la chance de rencontrer la mère de l'élève tranquillement chez elle. Après avoir enfin saisi pourquoi elle ne comprenait pas la punition, après lui avoir bien expliqué que les règles du collège sont établies pour son bien et pour le bon fonctionnement de la collectivité scolaire, puis après avoir approuvé le caractère indélicat et inacceptable du mot *"menteuse"*, j'ai pu discuter avec elle de l'essentiel : pourquoi son fils est-il si souvent en retard ? Les raisons étaient évidemment aussi multiples que banales, mais, alors qu'elle avait la chance de rester à la maison, la mère ne se remettait jamais en cause. La discussion a donc pu porter sur son rôle de mère, comment aider son enfant à répondre aux exigences du collège (en l'occurrence, le réveiller le matin et l'aider à être prêt, c'est encore un enfant). Bref, pour le bien de l'élève, il a fallu discerner le point de vue de la mère, et la réconcilier avec le collège, qu'elle n'avait peut-être jamais connu.

Après une période de collège sans complication, en bons termes avec les partenaires de l'établissement où j'étais déléguée de parents, l'entrée de notre fille aînée au lycée a été une étape inattendue : nous avons alors éprouvé le malaise de parents face au corps enseignant, lorsque leur enfant se trouve en difficulté. Nouveau statut (c'est une ado : changement physique, remises en question), nouvelles rencontres, plus de liberté : notre enfant ne travaillait plus. Nous ne nous en sommes pas aperçus tout de suite, car elle vivait sur ses connaissances de collège, et les enseignants du lycée, sans comparaison, ne pouvaient nous alerter.

Quand un enfant ne porte pas à sa scolarité l'intérêt qu'il devrait, tout change : le premier rendez-vous avec le professeur principal (sans l'élève, qui ne veut pas venir) est "classique", on nous prévient du manque de travail à la

maison. Le second rendez-vous est “plus pressant” : le manque de travail et d’attention en cours persiste, alerte le professeur. Nous lui promettons d’agir, malgré déjà des difficultés de communication avec notre enfant à la maison. Notre ado n’accepte plus nos remarques mal formulées, trop catégoriques ou répétitives (*“De l’air !”*), cherche sa personnalité ; et nous, nous ne prenons sans doute pas la mesure du problème, nous ne parvenons pas à inverser la tendance. Nous insistons et elle en profite : *“plus vous me le direz, moins j’aurai envie de le faire”.*

Le 3e trimestre fut une dégringolade. Nous pensions à un manque de courage devant le travail scolaire, mais c’était plutôt une forme de paresse intellectuelle ; à la maison, elle ne participait plus aux “énigmes” lancées à table ou autres curiosités à découvrir ou manipuler en famille.

Nouveau rendez-vous au lycée, et gros malaise de ma part ; je savais que je n’avais rien à dire pour expliquer le comportement de ma fille, elle m’échappait, je n’avais pas réussi à la motiver et j’étais persuadée que le professeur attendait tout de nous. Échec des parents ! Difficile à accepter… Le professeur n’avait sans doute rien à nous dire de nouveau non plus, sinon des constatations catastrophiques. Redoutant un affrontement inévitable, nous sommes allés au rendez-vous à reculons. L’entrevue n’a rien déclenché, ni confrontation, ni solution. Notre fille étant de la fin de l’année (décembre), il lui fut conseillé de redoubler, ce qu’elle accepta. Le problème fut reporté d’un an.

Sa deuxième 2nde eut lieu dans une classe spécifique qui aidait à l’orientation, grâce à des enseignants en tutorat pour les élèves volontaires. Mais le mal-être de certains élèves en difficulté n’incite pas ceux-ci à rencontrer leurs tuteurs. Notre fille, en position inconfortable (aucune projection dans l’avenir, manque de confiance en elle et de maturité) n’a pas su profiter de cette aide, n’allant qu’aux rares entretiens obligatoires. Plutôt que d’affronter ses lacunes qu’elle n’acceptait pas, elle a préféré faire le dos rond. Malheureusement, les professeurs ne sont pas allés “la chercher”, les parents n’ont pas su la motiver en désacralisant l’objectif. Pour soutenir sa position (de passivité), elle a même fortement critiqué les formulaires d’orientation *“remplis vite fait en 3e”*, pour nous prouver l’inutilité de la chose.

Ses résultats étant plus mauvais que pour sa première 2nde, nouvelle convocation avec notre fille pour parler de l’année suivante. Son professeur principal l’interroge sur les causes de ce mauvais bilan : elle n’a rien à dire. Sur ses projets : pas de projet. Sur le choix qu’elle doit faire vu ses résultats et dans quel BEP ou Bac Pro postuler : réponse catégorique *“je n’irai pas en BEP !”*. Le professeur principal qui n’avait pas de problème avec cette élève (notes correctes dans sa matière) lui a dit qu’elle la savait capable de faire ce qu’il fallait. Mais elle devait réagir très rapidement ; certes c’était un peu tard ! Je ne sais pas quel comportement ma fille a adopté, mais le conseil de classe a autorisé son passage en 1ère Technologique, au vu de ses deux années de 2nde (la première ayant été malgré tout meilleure) et grâce au soutien de son professeur principal. Le Bac fut réussi. Elle fut longtemps indécise pour son orientation.

Le discernement peut se compliquer pour le post-bac, même pour un enfant bon élève et sachant très bien ce qu’il veut faire plus tard (en l’occurrence de l’éthologie = étude du comportement des animaux). Oui, mais quel chemin prendre ? Comment y arriver ? Le conseiller du CIO a été très incompétent, répétant sans cesse ce que nous savions déjà. J’ai appris par la suite qu’il était apprécié des élèves choisissant un Bac Pro. Le conseiller d’orientation du lycée, ne pouvant exposer toutes les réponses immédiatement, lui a proposé d’y réfléchir. Finalement, un 3e conseiller a pu lui donner plusieurs pistes intéressantes.

Sans critiquer leur travail, je constate que les conseillers d’orientation ne peuvent pas tout savoir, et qu’il est mal venu de faire semblant. L’éventail est trop large et les chemins trop nombreux. Pourquoi, après une étude de personnalité de l’élève si nécessaire, ne peuvent-ils pas se spécialiser selon diverses filières ? Sciences, Techniques, Littéraire…? Ils auraient ainsi la capacité d’apporter de vraies pistes, la connaissance précise d’écoles ou de formations, ce qui est indispensable au choix.

F. C.
parent d’élèves
région île-de-France

Comment discerner pour faire grandir

Quel métier que celui de CPE… Comment se situer par rapport aux élèves, aux parents, aux enseignants. Discerner : faculté de juger sainement !!

Que d'exemples aurions-nous d'élèves venus nous voir, confiants et espérant une réponse à leurs préoccupations, leurs soucis, leur vie.

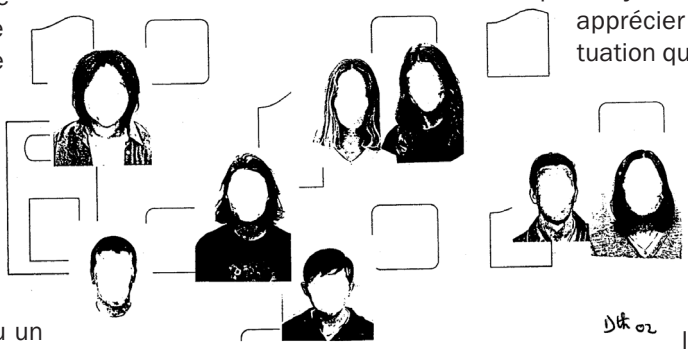
Quelle responsabilité pour nous ! Croire ou ne pas croire ce qu'ils racontent, rester vigilants. La personne la plus éclairée dans son intelligence, dans sa sensibilité ou dans son cœur ne peut pas être sûre immédiatement qu'elle n'est pas trompée. Il faut sans doute beaucoup de tact, de respect et en même temps de fermeté, voire même une qualité d'écoute, avec une disponibilité du fond du cœur.

Prendre le temps de découvrir patiemment ce qui tisse la vie des jeunes, leurs richesses : c'est l'exigence d'une perception fine du point où est rendu un jeune. Pour cela il faut faire appel à notre capacité de jugement, à notre conscience, et ensuite établir la confiance.

Comment puis-je ne pas me souvenir de tous ces élèves renvoyés de cours pour motifs divers (indiscipline, absences répétées, travail non fait…) ?

Lorsqu'ils franchissaient le seuil de mon bureau, j'étais amenée à adopter une attitude différente selon leur propre comportement. Celui qui arrivait excité ou l'air arrogant avait d'abord droit à une admonestation vigoureuse pour lui faire prendre conscience du sérieux, voire de la gravité, des actes commis. Mais, ensuite, une fois qu'il était calmé, revenu à lui-même, j'essayais de l'inviter à revoir calmement la situation et le guider pour qu'il exerce lui-même son propre discernement. Il ne s'agissait donc surtout pas de lui faire une leçon de morale mais de l'amener à réfléchir. Il était fructueux alors de le revoir plus tard pour un suivi.

Mais, tout au long de l'entretien, l'écoute était primordiale. Car, au-delà du trouble apporté à la classe, il y avait souvent des situations familiales perturbées et l'élève était déjà sur le chemin de la guérison lorsqu'il parvenait à en parler. Il fallait bien sûr alors accorder une priorité aux enfants en difficulté.



Un autre contexte où il fallait exercer un discernement, c'était la relation avec le corps professoral. Si un enfant s'était confié dans l'entretien avec moi, qu'était-il possible de dire à l'enseignant avec qui il avait eu un conflit ? Il fallait ici tenir compte de la confidentialité des propos de l'élève (notamment de ce qui touchait sa relation familiale) et de l'importance d'aider l'enseignant à mieux percevoir cet élève dans sa vérité, ce qui n'était pas toujours facile car, dans certains cas, l'enseignant avait à se déprendre d'un a priori négatif sur l'élève. Un autre cas délicat, c'était celui de l'enseignant ayant du mal à asseoir son autorité face à une classe. Face à l'élève chahuteur et renvoyé de la classe dans mon bureau, je devais, à la fois, ne pas sacrifier la vérité dans l'appréciation de la situation tout en conservant au corps enseignant son autorité.

Un troisième lieu, naturellement, où il fallait beaucoup écouter et peser ses mots, c'était dans la relation avec les parents d'élèves. Là non plus, ce n'était pas toujours facile, car comment apprécier la réalité d'une situation quand on ne rencontre les personnes qu'épisodiquement et qu'elles sont tentées parfois de présenter un visage de composition ? Comment, aussi, les amener à modifier leur regard sur leurs enfants alors qu'ils ont l'impression de les connaître à fond ? Comment leur faire comprendre qu'à l'école aussi l'élève se dit, de manière parfois différente que dans le cercle familial ?

En conclusion, quand même, quelle joie de retrouver plus tard un élève qu'on a connu en difficulté, devenu adulte, épanoui dans sa vie professionnelle et capable lui-même de discernement ! Cela arrive plus souvent qu'on ne pense !

Marie-Hélène Millet
Auvergne

À l'issue de quelques décennies d'enseignement secondaire, que discerner ?

Exercice délicat et éminemment subjectif que celui de discerner, en pensant à de jeunes collègues, les repères qui se dégagent d'une expérience personnelle d'enseignant de lettres dans le secondaire, principalement en lycée.

Restant convaincu qu'aucune expérience ne peut se substituer à une autre et que chacun la construira lui-même, surtout dans un contexte culturel, social et administratif qui s'est beaucoup modifié depuis mon entrée dans la fonction (et qui continue d'évoluer), voici néanmoins quelques repères encore stables et essentiels qui me semblent émerger à travers trois domaines fondamentaux de l'activité professionnelle d'un enseignant.

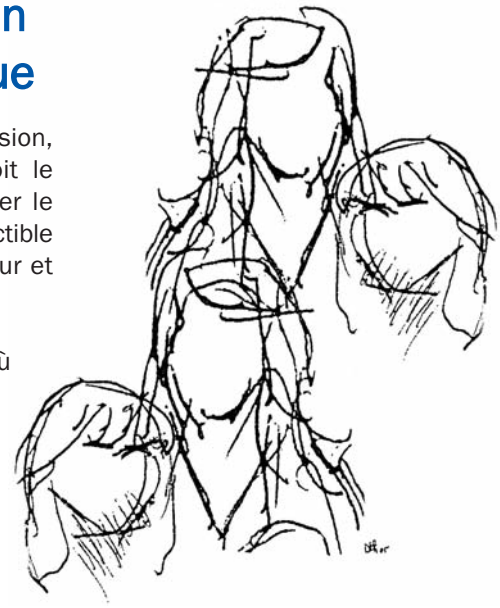
La prise en compte renouvelée d'un public spécifique

Métier, fonction, profession, voire mission, quel que soit le terme employé pour désigner le travail effectué, la part irréductible de celui-ci est accomplie pour et avec des adolescents, donc par définition des êtres en plein "devenir" au moment où nous les rencontrons. Dans les six à sept années suivant nos interventions, ils seront de jeunes adultes normalement appelés, au terme de formations post-bac dans le supérieur ou en interne au monde professionnel, à des responsabilités à un degré ou à un autre.

Par ailleurs nous constatons que la plupart des élèves baignent dans un contexte culturel séducteur et dominant à base d'images et de sons numériques, très éloigné à première vue des attentes et des exigences de l'école, car il modifie beaucoup leur rapport à l'écrit.

En réponse aux objectifs des programmes et des examens, il s'agit donc bien souvent de concilier des contraires, sources de tensions intérieures et extériorisées par beaucoup d'élèves.

Pour parvenir à un résultat acceptable et profitable à notre public, dont l'attente de découvertes et de réussites reste bien présente, la manière de travailler au quotidien s'est modifiée afin de construire une relation apaisée et en intelligence avec les jeunes. Dans cette optique, la mise en perspective chrétienne a souvent aidé à cerner quelques repères majeurs et réconfortants.



- Les temps d'explicitation et de mise en perspective motivante des contenus prennent une place grandissante.

- La part d'évaluation, de correction et d'appréciation des travaux personnels tend vers une approche individualisée toujours plus appropriée à la personnalité, aux capacités de réussite et aux faiblesses de chaque élève.

- La parole de l'enseignant, tout en faisant preuve d'humour indispensable, essaie d'être mesurée et réfléchie avec chacun ; elle définit les exigences immédiates ou à terme attendues dans un niveau concerné en rappelant les acquis antérieurs et les potentialités d'un élève ; elle est encouragement et valorisation de réussites, même ponctuelles et parfois minimales, face à une trop faible confiance en soi, et ce malgré des comportements ou propos souvent affichés en sens contraire. Elle veille à éviter tout dénigrement verbal entre élèves.

Ces préoccupations, apparues de plus en plus nécessaires, ne se réalisent pas toujours aussi bien que prévu avec notre public d'adolescents rassemblé dans des classes souvent trop nombreuses,

mais la plupart du temps les attentes de l'enseignant ont été comprises et leur confiance gagnée sans céder sur les raisons fondamentales de notre présence commune en classe et dans un établissement scolaire.

La prise en compte raisonnée des contraintes et obligations administratives

Les tâches dites administratives se sont accrues au fil des années, particulièrement si l'on est professeur principal ; elles sont devenues une part indissociable du métier. Mais bien que nécessaires et rétribuées pour la plupart, elles concernent des classes nombreuses ; elles peuvent paraître répétitives, souvent fastidieuses et, pour quelques-unes, inutiles ; elles peuvent manifester aussi la pression, voire le contrôle, exercés par les autorités de tutelle sur le travail des enseignants ; elles semblent enfin nous éloigner de la raison principale pour laquelle nous sommes là avant tout, à savoir la transmission de connaissances pour lesquelles nous avons fait des études supérieures, choisies par goût personnel dans la plupart des cas.

Cependant ces tâches, qui semblent d'ailleurs aller davantage de soi pour les jeunes enseignants, répondent à un souci de suivi de la scolarité et d'approche des choix après le bac pour les élèves et leurs familles qui, comme dans d'autres administrations de l'État, attendent des retours d'information.

Beaucoup d'aspects de ce travail constituent également un moyen de mieux connaître chaque élève, de porter attention à son cas personnel et souvent d'établir avec lui des situations d'échange qui peuvent le rassurer, le responsabiliser et contribuer à le (re)motiver : par exemple à propos de questions où s'atténue la relation d'autorité plus marquée dans les apprentissages disciplinaires.

Enfin c'est aussi une manière de redonner toute sa responsabilité à l'activité de chaque enseignant, quel que soit son statut administratif, acteur irremplaçable par son contact quotidien avec les personnes pour qui existe l'institution, et cela d'autant plus à l'heure où se développent des tentatives d'autoritarisme administratif ou de pressions parentales intempestives.

La part toujours essentielle des savoirs disciplinaires

Se recentrer toujours sur les savoirs de nos disciplines par tous les moyens à notre disposition me paraît une nécessité et une grande source de satisfaction.

Nécessité parce que nous sommes là institutionnellement pour faire acquérir, dans le cadre des programmes, des contenus de connaissances et nous assurer qu'ils le sont.

Cet objectif sous-tend notre travail d'adaptation pédagogique et didactique des savoirs à notre public, et celui de vérification des acquis. Il nous aide à constituer une grille de lecture personnelle des instructions et programmes ministériels qui se succèdent au fil des réformes.

Nous sommes ainsi garants que l'école, d'une manière générale, apporte un contenu approfondi qui se démarque du bruit médiatique et des approximations ou ignorances de certains discours dominants dans la "culture" ambiante où il est parfois de bon ton de moquer le temps et le travail scolaires.

Par ailleurs nous ne cessons au fil des ans d'apprendre en enseignant : là peut se situer également une source de satisfaction, voire de plaisir ; le retour aux savoirs dénués de tout souci pédagogique peut être aussi notre sauvegarde, quand, sous la charge de travail, nous avons parfois le sentiment de "ne plus y arriver". Nous avons souvent en effet choisi par goût les matières que nous enseignons. Et dans ce contact permanent, se situe également le moyen de reprendre l'initiative pédagogique et de donner du renouveau au rythme prévisible des "travaux et des jours".

Voilà donc quelques repères parmi d'autres. Comme toujours dans une activité destinée à des êtres humains, des adolescents qui plus est, la distance entre projet théorique et réalisation pratique peut varier au gré des situations de classe. Mais c'est toujours à chacun de réinventer les démarches et les attitudes qu'il juge les plus appropriées.

Christian Fournier
Pays de Loire

La relecture à l'usage d'une prof...

Matin d'octobre, il est 7 h 40, je suis sur la route qui me conduit au collège, il fait froid et dans la file de voitures qui attend le passage du feu au vert, je me demande ce qui, depuis plus de 15 ans, me met en route chaque jour pour retrouver ces adolescents pas toujours faciles...

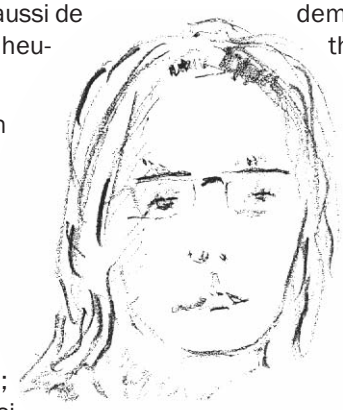
Retour en arrière. Fraîche et jeune certifiée, je suis nommée dans un collège de la banlieue lilloise. Après une année de stage dans un lycée dunkerquois, le passage au collège est plutôt éprouvant. Mon emploi du temps n'arrange rien, j'ai cours tous les après-midi et comme je suis professeur de latin et que j'ai donc mon quota d'élèves sérieux, mes collègues m'ont laissé en français les classes plus "vivantes" (pour rester positif) ! Je me demande comment cela peut évoluer : j'arrive extrêmement tendue chaque jour au collège et je retiens surtout de mes journées les moments difficiles. J'en parle à mon ancien aumônier d'étudiants que j'ai la chance de voir régulièrement. Il me donne un petit conseil qui me fera du bien durablement : *"Chaque soir, note une chose qui s'est bien passée et une qui s'est mal passée"*. Il ne me dit pas de juger, ni d'évaluer, mais simplement de constater. Ce conseil est salutaire : au lieu d'être minée par ce qui est difficile, je constate que mon présent est fait de multiples moments, certains douloureux quand l'impression d'échec domine, mais aussi de nombreux moments beaucoup plus agréables. Plus de quinze ans après, je me souviens de quelques moments difficiles mais aussi de nombre de moments heureux.

Ni juger, ni évaluer, mais simplement constater

Retour au matin d'octobre 2011. Hier, les 3e A avaient envie de tout sauf de faire du français ; les latinistes de 4e, menés par quelques filles rebelles, ont été durs à mettre au travail ; mais il y a eu aussi le silence intéressé des 3e B quand, avant de lire avec eux un extrait d'Andromaque, je leur raconte les grandes lignes de la guerre de Troie ; l'envie d'apprendre joyeuse des 5e latinistes ; et bien d'autres choses. Il m'arrive encore certains soirs de rentrer du collège avec le moral dans les chaussettes, mais je repars toujours le matin pleine de volonté et même d'optimisme. J'ai appris beaucoup depuis mes premières années et je suis persuadée que je n'ai pas fini d'apprendre. L'exercice de relecture m'a beaucoup apporté. Voici quelques pistes :

En groupe, les élèves deviennent parfois bêtes et méchants sans s'en rendre compte. Mais ils ont tous en eux la volonté - parfois bien cachée - de réussir, et sont sensibles à l'estime qu'on leur porte, quel que soit leur niveau. Penser à eux en dehors du contexte de la classe aide à prendre du recul et à porter un autre regard sur eux.

Apprendre aux élèves ce qui nous semble aller de soi n'est pas inutile. Il y a des trucs pour apprendre, pour mémoriser, et la plupart des élèves sont demandeurs de méthodes.



Ma vie n'est pas compartimentée et mes expériences de collègue, mère, fille, sœur, professeur, étudiante s'enrichissent mutuellement. Quitter son regard de professeur pour quelques instants est parfois bien utile. La prière aide à retrouver son unité, à se recentrer sur ce qui nous est essentiel. Certes, il y a des moments difficiles. Mais les moments douloureux sont parfois féconds, ils nous fortifient ou nous remettent à notre place. Je peux aussi essayer de repérer quand ça va bien, de voir pourquoi et de le réutiliser quand ça va mal.

Concrètement, je ne prends plus chaque jour un moment pour relire ce que j'ai vécu. Je sais pourtant le bien que cela me fait. Je ne suis sans doute pas assez organisée pour dégager un temps régulier. Toutefois, j'ai eu l'occasion lors de retraites, de temps forts ponctuels, de relier tout ce vécu à la présence de Dieu dans ma vie et, sur le trajet du collège, il m'arrive souvent de prendre un petit moment pour rendre grâce de ce vécu.

Agnès Martinez-Serien
Nord/Pas-de-Calais

Comment être attentif à l'Esprit Saint, Lui qui nous travaille pour solliciter notre liberté dans l'ajustement de nos vies à celle du Christ ?

Le discernement des vocations du séminaire

S'il y a une question qui suscite souvent des curiosités — voire des critiques — c'est bien celle-là. Comment fait-on pour discerner les vocations au ministère presbytéral ? Quelles sont les procédures suivies ? Je ne puis pas répondre en général, bien sûr, mais simplement donner mon propre témoignage, ayant exercé les responsabilités de directeur spirituel au séminaire universitaire de Lyon durant quatre ans (2000-2004). Les modalités que je vais décrire ne sont pas spécifiques à cet établissement, disparu aujourd'hui, mais s'appliquent *grosso modo* dans tous les séminaires issus de la tradition de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice.

Il convient de rappeler d'abord quelques préalables. Le séminaire est dirigé par un supérieur, assisté du "Conseil des pères", le groupe des "directeurs". Le terme s'applique à ces prêtres qui assurent le ministère de "direction spirituelle" — on parle plutôt aujourd'hui d'accompagnement spirituel — auprès des séminaristes. Ces derniers ne viennent pas seulement de leur propre initiative, ils ont été envoyés par l'évêque de leur diocèse, auquel ils se sont présentés et qui a fait effectuer un pré-discernement par un ou plusieurs prêtres mandatés pour cela qui ont recueilli des avis sur le sérieux de la démarche du candidat. Par ailleurs, au terme du discernement au séminaire, le Conseil donnera un avis sur les aptitudes du candidat au presbytérat mais c'est à l'évêque qu'il convient de l'appeler ou non à ce ministère. L'évêque peut passer outre à l'avis du Conseil du séminaire (c'est arrivé).

Ces préalables étant posés, comment s'effectue le discernement des vocations au séminaire ? Il convient de rappeler avant tout la condition essentielle d'un bon travail : c'est la cohésion et l'entente au sein de l'équipe des pères. Le discernement est affaire commune. Il repose d'abord sur la vie en communauté. C'est exigeant de part et d'autre. Les pères et les séminaristes vivent dans la même maison, sous le regard les uns des autres. Le regard critique des séminaristes sur les pères, cela existe aussi ! L'un de mes confrères me disait : "Moi, je passe un examen tous les jours".

La formation des séminaristes repose sur trois piliers : la vie en communauté, l'insertion pastorale, les études. Le discernement va porter sur ces trois aspects. Le dernier est le plus simple à aborder : les séminaristes suivent des cours, soit en interne, soit en faculté de théologie : le Conseil du séminaire reçoit notes et appréciations. Ce qui est jugé est moins la capacité intellectuelle — tous les séminaristes ne sont pas semblables — que le sérieux et l'assiduité au travail.

La vie en communauté est une composante exigeante : ce qui apparaîtra d'abord est la capacité du candidat à vivre avec d'autres au jour le jour, l'harmonie de son humeur, le bonheur qu'il ressent à se préparer au ministère presbytéral. Bien entendu, la régularité de sa présence aux offices quotidiens (prière des laudes et des vêpres, eucharistie) est une donnée qui ne sera pas négligée. Une absence motivée une fois ou l'autre se comprend tout à fait, mais si elle dure plusieurs jours de suite, par exemple, elle peut être révélatrice d'un malaise qu'il sera bon d'aider à s'exprimer. Ce sera au supérieur d'inviter le candidat à le faire auprès de lui.

Il faut rappeler ici que le discernement s'effectue au for externe, c'est-à-dire sur des apparences qui peuvent être constatables par tous. Le for interne est réservé aux entretiens que le séminariste aura à un rythme régulier — souvent une fois tous les quinze jours — avec son accompagnateur spirituel — le plus généralement l'un des pères du séminaire. Il pourra s'exprimer là librement, faire part en toute vérité de ses interrogations, dans la mesure où le père ne s'exprimera pas au Conseil sur son sujet, mais pourra aussi écouter ce que ses confrères diront du candidat.

Le Conseil des pères se réunit chaque semaine, mais il peut aussi échanger de manière informelle. Au séminaire universitaire, nous nous réunissions finalement tous les jours, soit pour le Conseil, soit pour un repas entre nous, le plus souvent le petit déjeuner, ce qui pouvait permettre d'échanger des nouvelles au quotidien.

L'insertion pastorale, ainsi appelée, c'est une mission donnée au séminariste dans une paroisse, une

aumônerie, un service d'Église ou un mouvement. Elle est définie d'un commun accord entre le séminaire et le diocèse d'envoi. Elle a pour fonction première d'aider au discernement en mettant le séminariste "en situation" tout en lui fournissant un accompagnement qui pourra l'aider. Un prêtre est le "responsable d'insertion" sur place, généralement le curé du lieu, et un groupe de laïcs est constitué, composé des personnes avec qui le candidat collabore dans sa mission. Ce groupe se réunit deux fois l'an, avec le curé et l'un des pères du séminaire, pour "la reprise d'insertion". C'est l'occasion de faire le point sur l'activité du séminariste, d'échanger avec lui sur ses découvertes en pastorale et de l'aider dans ses questions. Les personnes présentes auront un peu vis-à-vis de lui un effet miroir en lui permettant d'analyser son attitude et éventuellement d'amender tel ou tel aspect. L'insertion pastorale est un lieu où il doit apprendre à travailler avec d'autres, clercs et laïcs, en vue de l'annonce concrète de l'Évangile.

La réunion se passe généralement en deux temps, d'abord en présence du candidat, qui donne son point de vue, puis en son absence, de façon à permettre une expression libre des personnes. Il est important que, dans ce cadre, tout le monde "joue le jeu". J'ai personnellement vécu la situation désagréable d'un groupe qui cherchait à empêcher l'une des dames présentes de parler, craignant que ce qu'elle ait à dire ne détermine négativement l'opinion du séminaire. Les pères n'ont pourtant pas mission de faire échouer les candidats, mais, au terme, de donner un avis éclairé à l'évêque ! Lors d'un Conseil ultérieur, le directeur chargé du suivi de l'insertion pastorale donne un compte-rendu à ses confrères de sa mission.

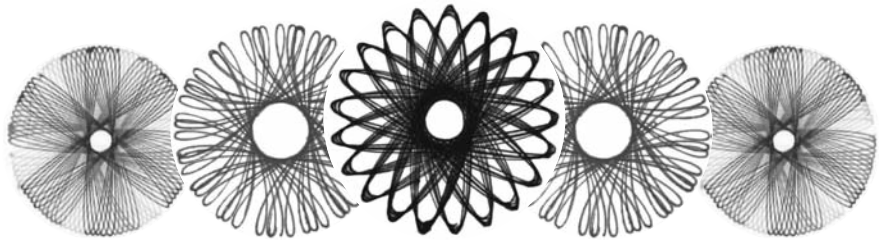
Chaque année, le Conseil du séminaire, par l'intermédiaire du supérieur, adresse à l'évêque un rapport sur les séminaristes qu'il a envoyés, de façon à l'éclairer sur l'ensemble des composantes de leur vie. Il demeure également en liaison avec le RDFM (responsable diocésain de la formation aux ministères), prêtre chargé par l'évêque du suivi des séminaristes.

Lorsque s'approche la perspective de l'appel aux ordres, la procédure s'enrichit encore. L'ensemble de la communauté est consulté : chaque séminariste est invité à donner son avis, par écrit, sur les candidats. Le supérieur donne à ceux-ci un compte-rendu de la "consultation" à leur endroit, de manière anonyme, bien entendu. C'est pour eux l'occasion d'entendre la manière dont ils sont perçus par leurs camarades, d'apprécier l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes à ceux en compagnie desquels ils vivent au quotidien. Le Conseil étudie de près la consultation, qui est révélatrice aussi de la capacité de jugement de chaque séminariste. Celui qui sollicite le diaconat est invité également à poser explicitement sa candidature en rédigeant une sorte de "lettre de motivation" ou de "projet de vie" qui est également scrutée par le Conseil.

On voit nettement les diverses pièces qui permettront au "Conseil d'appel" de former son opinion : la lettre de candidature, les résultats de la consultation, le compte rendu de l'insertion pastorale et celui des études, les observations personnelles des pères enfin. Ceux-ci prennent du temps pour étudier l'ensemble du dossier et échanger à ce propos. Le supérieur prend des notes qui nourriront la lettre argumentée qu'il adressera à l'évêque. Au terme, ou bien après avoir pris un temps de réflexion supplémentaire, les pères — sauf le directeur spirituel du candidat — votent, à bulletin secret, sur la possibilité de l'appel aux ordres du candidat et le résultat du vote est également communiqué à l'évêque.

Comme on le voit, la procédure de discernement est assez complexe et essaie d'embrasser les diverses composantes de l'homme. Cependant, malgré les garanties prises, elle demeure subjective et soumise au risque d'erreur. Il peut arriver que tel ou tel aspect de la personnalité – parfois volontairement occulté – ait échappé à l'observation et il convient aussi de se dire que l'ordination, qui provoque un changement de statut à l'intérieur de l'Église, ainsi que le fait de se trouver à plein temps "sur le terrain" modifient des équilibres, ce qui ne peut être pris en compte durant le séjour au séminaire. On le voit, le discernement n'est pas une science exacte, cependant l'une des meilleures garanties qu'il puisse offrir, c'est d'avoir été mis en œuvre avec le plus grand sérieux, par une équipe solidaire.

Daniel Moulinet
Aumônier national de CdEP



S'exercer à une décision juste...

Telle pourrait être l'accroche publicitaire pour la "*morale*", et pour ce qui nous concerne en cet article, la *morale chrétienne*...

Quelle question relèverait davantage de l'être humain que la suivante : "Que dois-je faire pour bien faire ?" Qu'il nous arrive parfois de nous leurrer sur la justesse et la bonté de nos actions, que nous prenions notre égoïsme pour le bien, que nous nous mettions en quelque sorte à la place de Dieu, comment le nier ? Toutefois, comment ne pas reconnaître simultanément en tout être vivant le désir d'un Bien, la poursuite de ce qui apparaît le meilleur ? C'est en tout cas l'éminente conviction que nous recevons dans notre tradition spirituelle : l'homme est fait pour le Bien, et le Bien de l'homme n'a qu'un seul nom, la quête de Dieu. Et ceci quand bien même l'homme l'ignorerait-il... "Tu nous as fait pour Toi Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en Toi" – énonce ce chant bien connu qui reprend l'exclamation de saint Augustin dans ses *Confessions*, alors qu'il fait mémoire de cette quête inscrite en lui, enfouie en lui en deçà de sa connaissance.

Dès les premiers mots de la Bible, nous étions d'ailleurs confrontés à la question radicale de l'humanité, sur fond du don absolument gracieux que Dieu fait à l'homme : il est question de bien et de mal, il est question aussi d'obéissance à une loi reçue de Dieu ; il est question enfin de liberté dans l'accueil de ce chemin. Et en ce lieu survient immédiatement la dérive possible, celle signifiée par le serpent, qui induit en tentation de refuser la loi de vie par défiance envers le projet de Dieu, par jalousie, par affrontement de l'homme et de la femme... Mythes fondateurs qui manifestent en images la réalité d'une histoire humaine à jamais partagée entre attrait de Dieu et volonté d'autosuffisance.

Le discernement moral aura toujours à porter la question de la justesse des actes en lien avec leurs intentions, affichées et cachées... Morale, ou éthique, en tout cas relevant des mœurs humaines, de nos manières d'agir et nous comporter non seulement à l'intime, mais aussi en lien avec d'autres hommes et d'autres femmes, là où la justesse devient justice : la décision est donc le cœur de ce chemin du chrétien dans le monde dans lequel il naît, vit, se réjouit et souffre, s'affirme ou décline, et un jour, meurt. Cette mortalité, cette contingence de l'être humain n'est ni un détail de l'histoire, ni une complaisance négative. Elle est la marque de toute existence, dont nous pouvons célébrer en Christ la *limite* – puisque lui-même a choisi d'en épouser l'extrême. Nos décisions ne seront donc ultimement morales que dans cette prise de conscience et cette acceptation, à jamais en accomplissement, de la fragilité et de la singularité de nos parcours de vie : la vie morale se joue au singulier, se met en œuvre dans un "je", qui se cherche parfois en tâtonnant, mais *ex-iste* (sort de lui-même) dans des actes dont il est l'auteur sans toutefois s'identifier à eux.

Acte d'un sujet humain identifié, parlant, capable de s'assumer : tel serait l'idéal... ? Mais la réalité nous rattrape bien vite qui nous fera reconnaître notre condition de créature toujours en besoin de salut, vulnérable jusque dans ses (meilleures) intentions. La morale chrétienne est nécessairement une morale du salut, celle du publicain qui s'incline, pécheur, devant la miséricorde de Dieu, plutôt que celle du Pharisien qui exhibe ses bonnes actions en négociant avec la grâce ; celle de la femme adultère invitée à ne plus pécher, plutôt que celle de ses accusateurs vertueux jusqu'à ce que les rattrape le regard clairvoyant du Seigneur...

Toutefois, dans le *vivre humain*, et dans le *vivre en chrétien*, il s'agit bien d'actes concrets, de décisions à poser, en dépassant toutes nos hésitations : la théologie morale s'intéresse aux actes d'un sujet humain, à ses actes libres, c'est-à-dire ceux qu'il choisit de poser, dans sa liberté déployée en actes. Ainsi, ces actes seront à la fois des actes liés à la loi de vie (celle des hommes et celle de Dieu), mais dans l'intégration personnelle de la Loi : obéir seulement parce que "c'est la loi" ne contient pas la justesse, la moralité d'un acte. N'est-ce pas ce que les grands procès de la fin de la Seconde Guerre Mondiale ou les

jugements du Tribunal Pénal International nous apprennent ? L'obéissance à des ordres ne garantit ni la non imputabilité, ni, par suite, l'impunité, jamais ! L'être humain se conduit avec plénitude lorsqu'il prend en conscience ses responsabilités, et parfois jusqu'à la désobéissance civique. Chemin toujours étroit, pentu, mais dont de grands exemples nous enseignent, dans la rudesse, la justesse : de Dietrich Bonhoeffer face aux Nazis, à Nelson Mandela élevé contre l'apartheid ou, encore, à Aung San Suu Kyi résistante indéracinable face à la Junte militaire du Myanmar. Sur un plan plus quotidien, respecter le code de la route par peur du gendarme tapi derrière un radar ne suffit pas ; à moins que par ce truchement ne me soit enseignée, rappelée, inscrite au cœur la nécessité de l'absolu respect de la vie, la mienne et celle des autres qui auront la fortune ou l'infortune de croiser ma route…

Poser des actes justes suppose qu'ils soient en harmonie avec la Loi de vie, cette "loi naturelle" dont le concile Vatican II nous rappelle qu'elle est chevillée dans la conscience de l'homme et vient de plus loin que Lui, qu'elle est le lieu d'expression de la présence intime de Dieu en Lui (*Gaudium et Spes* 16). Évidemment, cet appel dépasse les chrétiens pour embrasser tout le genre humain dont la force de conscience ne cesse de nous édifier, inscrivant contre vents et marées une lignée respectueuse de la dignité humaine, à laquelle, disciples du Christ, nous apportons aussi nos pierres de construction.

Si la conscience, dans notre monde multiculturel et pluri-référentiel, a bonne presse, *on* croit et *on* affirme souvent de manière péremptoire qu'il n'en est rien en Église… Pourtant les Écritures comme la Tradition et le Magistère ne cessent de nous inviter à *écouter* à l'intime ce qui nous parle au cœur et qui, loin de nous confiner en une île déserte, nous renvoie – en un jeu d'ajustement permanent – au message du Seigneur et à la présence des autres ; ces autres pour lesquels je suis appelé à devenir frère, sœur en m'en faisant prochain. La conscience est ainsi cette instance unificatrice au cœur de l'être humain. Ce lieu en perpétuel réaménagement où je fais l'expérience de la plus grande solitude et de la plus intense solidarité envers les autres ; où s'associent mes désirs et aspirations avec mon histoire et ma culture ; où Dieu m'appelle à me tenir debout comme un vivant.

Mais agir en conscience ne relève ni de la simple bonne volonté — d'ailleurs aléatoire ! — ni d'une maturité qui serait celle de notre siècle, ou signe d'un progrès assuré de l'humanité. Agir en conscience, redisons-le, est un acte d'écoute, et celle-ci voisine toujours avec l'obéissance, en acte elle aussi. Non avec servilité, mais comme en extension de mes capacités humaines pour me sortir de ma singularité, et m'éveiller à un universel qui n'existe qu'incarné dans les questions concrètes portées par mon peuple, ma famille de pensée, ma culture. Le Verbe de Dieu lui-même a pris chair, devenant l'homme Jésus : juif d'un temps de l'histoire, habitant d'un lieu repérable, inscrit dans une lignée et une famille, parlant une langue locale ; bref, un homme singulier. Il s'imprégna de la tradition reçue des Pères, celle de l'Alliance en laquelle il se reconnut, et ce faisant, en la vivant, il travailla à l'élargir et la transformer de l'intérieur, reconnaissant et dévoilant la singularité de Dieu, avant de nous l'offrir en s'offrant : "Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême" (Jn 13, 1), leur insufflant une vie nouvelle, élargie, exhaussée, intériorisée.

Prendre des décisions morales, discerner en conscience, puis agir, en assumant les risques de la vie : la vie éthique participe alors à la vie spirituelle. Loin de nous évader de la condition humaine, au rythme des grandes décisions comme des petits riens de nos vies, dans les grands enjeux de moralité de nos sociétés comme dans le patient accompagnement du plus petit d'entre nous, nous voici entrainés activement à partager le don que le Christ fait de lui-même. Discerner nous recentre sur le Tout-Autre, Père de l'humanité. Et nos actions, favorisant ce qui fonde et donne sens à la vie humaine, l'orientent vers son accomplissement en un mouvement de Création continuée dans l'Esprit…

Mireille Hugonnard

Engagement et discernement

Comme ce qui s'est passé pour l'engagement dans les années de l'après-guerre, lors de la rivalité des blocs mais aussi, dans la foulée, des affrontements entre foi chrétienne et idéologie "marxienne", un mot fétiche semble s'imposer en nos années : le discernement. Le climat général est de fait libéré de la pression des options toutes faites ; une grande incertitude règne devant la complexité technique et humaine de toutes les options possibles, cependant que les problèmes de survie commencent à menacer eu égard aux sept milliards de Terriens qui s'affichent sur nos tableaux de prévision à moyen et même court terme.

Cathédrale de Reims

Les deux mots fétiches, engagement, discernement, concernent l'un et l'autre les décisions sans lesquelles il n'y a pas d'agir, mais le premier pointe le mouvement de la liberté, le second, ce que ce mouvement doit nécessairement comporter de pesées des motifs, visant l'intelligence dans le choix libre. Ainsi, pour plonger dans l'actualité éthique, le choix ne se pose plus entre hétérosexualité ou homosexualité, mais, remontant vers la chose même, on ressent le besoin de savoir si la distinction masculin-féminin est encore une donnée sûre. Il est peu d'alternatives naguère fermes qui ne vacillent en nos années dans la "relativité", au sens einsteinien de celle-ci : l'ensemble tient encore, mais il faut aller voir au-delà ou en deçà en quoi il tient sans tenir et ne tient pas en tenant.

Voilà le théâtre où le personnage du discernement est attendu. Plus encore que pour l'engagement, déjà bien chrétien en ses racines, les coulisses de celui-là sont bel et bien la culture immémoriale de l'Église et de sa spiritualité. Depuis un demi-siècle, sa mise en lumière a été indéniablement favorisée par la redécouverte qu'en ont fait les jésuites dans le sanctuaire de leur sagesse, les *Exercices spirituels*. Une herméneutique non moraliste s'en est imposée à partir d'une partie de ceux-ci, elle-même relue à neuf, les "Règles pour discerner les mouvements de l'âme que font naître les différents esprits..."[1]. Mais, n'en déplaise aux ignatiens, le discernement est bien plus ancien qu'eux. Notons quatre enracinements[2] :

- Sans remonter aux religions primaires, et en elles au chamanisme, ou païennes classiques avec les oracles, le discernement imprègne la prophétie qui adapte à l'histoire d'Israël ces préalables primitifs. Comment ? Il a fallu y distinguer les vrais prophètes des faux, qui parlent pour plaire au roi ou au peuple. Non pas les Isaïe, Jérémie, ni ceux qui ont trouvé place du bon côté avec eux dans la Bible ! Eux, ils parlent pour Dieu, et qu'ils parlent bien ainsi se vérifie expérimentalement dans les faits. Dans cette ligne, la prophétie n'est pas le dernier mot du Livre Ancien, mais la Sagesse avec son héros éponyme Salomon (cf. 1 *Rois* 3, 4-15, "Le Songe de Gabaon").

- Tout rebondit avec le Christ, qui reprend totalement en son discernement la tâche prophétique de dire la parole de Dieu, c'est-à-dire celle de son Père, envers et contre tout. La mise en scène la plus saillante demeure ici les "tentations au désert" qui éclairent par le fond tous les récits évangéliques. On le sait par la conclusion qu'en donne Luc (4, 13), où le diable est dit "ne s'éloigner que pour revenir", notamment dans les outrages au pied de la Croix, mais déjà dans les

faux enthousiasmes et les dénigrements bien réels qui sont les constantes des dits récits. La victoire de Jésus sur les tentations devient ainsi le modèle de tout discernement chrétien, ensemble et détail.

- Les *Lettres apostoliques* retiennent du Verbe de Sagesse dans la chair, ensemble et détail, le discernement. Il est impossible de le montrer en ce court essai pour le tout. Mais voici un lieu topique, les versets 8 à 10 de la *Première aux Corinthiens* ; j'en extrais ceci qui désigne le huitième charisme dans la liste qui décrit l'unique Esprit à l'œuvre dans le corps mystique du Christ : "... [à tel autre la prophétie,] à tel autre le discernement des esprits..."

- Dans l'histoire de l'Église, on aurait avantage à ne pas oublier cette large manière pour le même Esprit d'aider cette même Église face aux assauts des "portes de l'Hadès" (Mt 16, 18), ces mortelles menaces des grandes hérésies annoncées sous cette expression par Jésus ; les dogmes s'y sont frayés un passage en ces conciles qui ont été de rigoureux moments de discernements collectifs. Passons. Un autre point est bien connu. Le discernement christique des esprits a obtenu ses lettres de noblesse ecclésiastique dans la vie, les apophtegmes oraux[3] et les écrits (rares) de cette arête vive du monachisme qu'ont été les Pères et Mères du désert. Tout le travail dans la suite des temps va consister à faire profiter des cercles de plus en plus larges de la sagesse discernementale testée lors de la percée héroïque des Antoine[4] et de leurs disciples. Deux noms sont ici à rappeler. Thomas d'Aquin a conféré une autorité publique et déterminée au charisme du discernement, nommé par lui "conseil" (cf. Isaïe 11, 2), en lui reconnaissant, à côté de la vertu de prudence, chère à la spiritualité dominicaine, une place parmi les dons du Saint-Esprit. Il vaut de relire ce très beau texte qui a le grand mérite de rapprocher comme à l'origine le discernement des esprits et la prophétie, autre don de l'Esprit[5]. La seconde figure est celle d'Ignace de Loyola, que nous avons déjà frôlée. À l'aube des temps modernes, quand beaucoup de choses dans le monde et dans l'Église sont ébranlées, les *Exercices spirituels*, expérimentés non par un moine mais par un laïc, vont devenir et plusieurs fois redevenir les bases fermes d'un discernement à nouveau ressenti comme vital. En une orchestration bien tempérée, et pour tous les états dans l'Église, ils relaient alors ce qu'avaient été les séries alphabétiques et thématiques des apophtegmes pour les hommes et les femmes persévérants dans les très rudes combats spirituels du désert.

La représentation est-elle achevée ? Un retour à l'actualité peut se montrer utile.

Rappelons tout d'abord que, comme toute valeur de pensée et d'action, dans le christianisme comme dans le monde ambiant auquel il est constamment relié comme un corps à son ombre, ou une ombre à son corps, le discernement peut donner l'impression qu'il est passé par des phases d'expansion et de latence. Rappelons-en les moments fastes : le prophétisme en Israël, le Christ, l'évangélisation apostolique, les Pères du désert, Thomas d'Aquin, Ignace de Loyola, le frémissement actuel. Il faut se garder d'absolutiser les *revivals*, quels qu'ils soient : d'une part, ceux-ci profitent des accumulations qui se constituent dans la durée plus obscure, d'autre part, ils sont souvent provoqués par des crises. Le discernement n'est jamais mort dans l'Église. Autrement, ce serait à désespérer de l'Esprit-Saint.

Mais comment profiter du *revival* actuel, qui n'est sans doute pas étranger à la présence douce mais qui sait être insistante du Paraclet, si tant est qu'elle se confirme aujourd'hui sous cette forme ? Trois expressions – parmi d'autres moins techniques – sont employées à son sujet. On se contente le plus souvent de le nommer sans plus "discernement". On le qualifie aussi comme "discernement spirituel". On touche enfin à la précision originelle avec l'expression "discernement des esprits", mieux encore, avec le titre des "Règles" rappelé ci-dessus et en le complétant : "Quelques règles pour discerner les mouvements de l'âme que font naître les différents esprits, afin d'accueillir seulement les bons et de repousser les mauvais".

Il convient de ne pas mépriser le mot dans sa simplicité : "discernement". Comme tel, réduit à lui-même, il désigne une jeune pousse, comme un signe de vie, de désir, de poussée d'intelligence. On voudrait savoir discerner. Bravo.

Je me méfierais davantage de l'habillage du discernement comme "spirituel", à cause de la faiblesse qui s'attache constamment dans notre culture à cette épithète. On peut tout mettre sous cette enseigne, des sectes du Nouvel Age aux centres patentés de la Compagnie de Jésus. Là, du moins, à coup sûr, on peut l'espérer, l'expression trouve son sens plénier, celui d'une intelligence où l'Esprit-Saint lui-même est à l'œuvre. Les indications si justes données dans

les “Règles” rappelées ci-dessus peuvent alors servir à valoriser et à aiguiser l’attention aux “mouvements de l’âme”.

Troisièmement, bien expérimentée comme “discernement des esprits” — bons et mauvais, anges ou démons au travail dans les “motions” de chacun —, la pratique trouve sa forme la plus opérationnelle comme aussi la plus traditionnelle depuis son origine fondatrice dans le Verbe de vie fait chair en sa victoire décisive sur “l’ennemi de la nature humaine”. En effet, cela est écrit, après la rude victoire de Jésus au désert, “le démon le quitta et les anges le servaient” (Mt 4, 11). Combien n’ont-ils pas goûté en leur âme et même en leur corps à ce dénouement-là ?

Le discernement est le don d’un heureux dénouement des complexités les plus embrouillées. Ce n’est pas un placébo. Ce n’est pas une panacée. Il nous accueille aujourd’hui avec un fin sourire, non feint, celui de l’ange de Reims.

Dominique Bertrand, s.j.
Sources Chrétiennes, Lyon

1/ Ignace de Loyola, “Exercices spirituels”, *Écrits*, n° 313, p. 223.

2/ Voir D. Bertrand, “Le creuset alexandrin du discernement des esprits”, *Théophilyon* 8, 2003, p. 488-516.

3/ Mot grec qui désigne des enseignements spirituels brefs et percutants. Voir *Apophtegmes des Pères*, 3 tomes, *Sources Chrétiennes* 387, 474, 498, Cerf, Paris 1993, 2003, 2005.

4/ L’Égyptien Antoine (ca. 250-356, dont 80 ans dans les déserts de son pays), est connu comme le Père des moines. Quasi de son vivant, sa vie a été écrite par Athanase d’Alexandrie et a eu un grand retentissement (Sources Chrétiennes 400, Cerf, Paris 2004[2]).

5/ Thomas d’Aquin, *Somme Théologique* Ia - IIa e, t. 2, Cerf, Paris 1984, q. 68, notamment les articles 1, 2, 4 : “1. Les dons du Saint-Esprit sont-ils différents des vertus ?”, “2. La nécessité des dons”, “4. Quels sont les dons et combien sont-ils ?”, p. 417-423.

Discerner les signes des temps

Parmi les seize textes du concile Vatican II, la constitution pastorale sur l’Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et spes*, est l’un des principaux. Elle marque une étape importante dans la manière pour l’Église de se situer face au monde, non pas dans une posture de retrait et de rejet, mais dans une attitude faite avant tout de charité, sans nier toutefois la présence du mal, mais en affirmant que l’amour est plus fort. “L’Église [...] ne vise qu’un seul but : continuer, sous l’impulsion de l’Esprit consolateur, l’œuvre même du Christ, venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi” (GS3).

C’est pour décrire l’attitude d’écoute qu’elle a à adopter que le texte utilise la catégorie des “signes des temps” :

L’Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l’Évangile, de telle sorte qu’elle puisse répondre, d’une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique. (GS4)

Entrer dans cette attitude de “lecture des signes des temps” implique, en ce début des années soixante, un changement radical dans la manière de concevoir la théologie chrétienne. Par exemple, dans la constitution sur la Révélation chrétienne, *Dei Verbum*, on renonce à concevoir celle-ci comme “une somme de vérités à savoir” pour accéder au salut, mais comme une action continue de Dieu au long de l’histoire humaine, par amour pour l’humanité. Ainsi l’homme est invité à découvrir la présence agissante de Dieu dans son histoire.

À cette époque où les sciences humaines prennent toute leur importance, c’est souvent la sociologie qui est mise à contribution pour comprendre le monde contemporain et dégager ses grandes tendances.

Mais il faut aller plus loin et discerner là les appels et les sollicitations de l'Esprit-Saint. Le dominicain Marie-Dominique Chenu relève comment Jean XXIII, dans son encyclique *Pacem in terris* (11 avril 1963) entre dans cette démarche. Paul VI, dans sa première encyclique *Ecclesiam suam* (6 août 1964) lui apporte explicitement ses encouragements :

[Il faut] stimuler dans l'Église l'attention constamment éveillée aux signes des temps, et l'ouverture indéfiniment jeune qui sache vérifier toute chose et retenir ce qui est bon (1 Tm 5,21) en tout temps et en toute circonstance.

L'observation des "signes des temps" semble donc ouvrir une nouvelle ère pour la théologie, en développant, aux côtés d'une théologie spéculative, une "théologie concrète et historique" (M.-D. Chenu). Ceci étant, la problématique des "signes des temps" n'est pas sans ambiguïté, comme le remarque Chenu lui-même. "L'histoire passée nous est une lumière et une rude leçon, tant pour la mésintelligence des signes, ou leur confusion mal déchiffrée, que pour leur authentique efficacité". La difficulté de la démarche tient au discernement à porter sur les valeurs du monde. Si ce qui, en elles, est bon et vrai peut, à juste titre, être considéré comme une préparation à l'accueil de l'Évangile, comment déterminer ce qui est tel et ce qui ne l'est pas ?

M.-D. Chenu souligne bien comment cette tâche de discernement revient à l'ensemble du peuple de Dieu, même si elle incombe en premier lieu aux pasteurs et aux théologiens. Cette tâche est difficile, car elle est toute différente de l'attitude qui consisterait à jeter un regard superficiel sur le monde qui nous entoure pour plaquer dessus la doctrine chrétienne comme on le ferait de slogans.

Discerner les signes des temps, c'est porter un regard de foi sur le monde qui nous entoure, un regard de foi et d'amour, pour y reconnaître la présence du Christ ressuscité, qui a aimé cette humanité jusqu'à donner sa vie pour elle, qui l'aime au point de lui envoyer son Esprit. Dans ce monde le bon grain et l'ivraie sont présents et mélangés, nous ne pouvons les dissocier, mais dans la foi, nous savons que le Seigneur viendra qui rassemblera ce bon grain, semence du Royaume.

Ainsi, cette tâche de discernement nous conduit à rencontrer véritablement le Christ présent et agissant dans notre monde. Elle est difficile, exigeant foi et patience, mais elle est essentielle car elle seule peut permettre que la Parole de Dieu puisse entrer en résonance avec les attentes des hommes et devenir véritablement pour eux la Bonne Nouvelle.

Daniel Moulinet

Discerner, c'est très tendance! Pour "faire tout seul", s'épanouir personnellement, avoir la maitrise de sa vie. Quelle prétention ! Notre cerveau analyse des données dont nous n'avons même pas conscience. Ses conclusions ? C'est ce qu'on nomme intuition. Nous avons juste à dire OUI ou NON à ce qu'il nous impose et qui nous engage. Mais Dieu aussi nous invite à faire fructifier les talents qu'ils nous a donnés ! Alors discerner dans ce cas, ne serait-ce pas avoir un regard lucide sur ce que nous pouvons faire et accepter d'être guidé pour tout ce qui nous dépasse ?

Discerner une orientation : une co-création en marche

Une **conviction** est née de mon expérience professionnelle d'accompagnement : pour éclore et prospérer, nos richesses humaines ont besoin d'être éclairées. Quand quelqu'un me sollicite pour un bilan de compétences, un bilan d'orientation, un coaching de transition ou de réorientation, et qu'il exprime être dans une sorte de brouillard, je lui réponds avec une certaine provocation que pour sortir d'une nappe de brouillard, il convient d'y entrer. Mon rôle consiste à l'aider dans cette traversée nébuleuse pour mettre au jour, éveiller ou réveiller le projet qu'il porte déjà en lui.

Depuis vingt ans, je travaille dans une approche globale de la personne, pour qu'elle puisse exprimer toutes ses dimensions. Je suis positionnée sur un axe professionnel où des questions de développement personnel sont évoquées, sur une subtile ligne de crête à respecter, pour ne pas risquer la confusion des genres. Par ailleurs, certains s'adressent à moi en tant que chrétienne, dans le souhait de vivre ce temps de réflexion avec un regard de foi.

Mon **credo** : comme chrétienne, je crois que les êtres humains disposent tous du potentiel **de créativité**, de **responsabilité** et de **bonté** qui vient du fait qu'ils ont été créés par Dieu. Je crois que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qu'il aime. Et pour reprendre le mot de Karl Barth "*Dieu passe incognito*" : ce faisant, n'ouvre-t-il pas le temps du *kaïros*, le **bon moment** ? Je suis parfois la médiatrice de ce *"bon moment"* sur la route de ceux qui me sollicitent. J'accompagne le plus souvent des **passages** : changements de cap professionnel avec un désir de trouver du sens à son métier, passage dans un nouveau cycle d'études, ou réajustement d'une orientation inadéquate, passage pour sortir d'un chômage qui dure et interroge... Des émotions s'expriment : inquiétude face à l'avenir, souffrance au travail, doute, peur d'échouer et même la peur paradoxale de réussir, plus courante qu'on ne le pense.

Jeunes chênes à Jupilles (Sarthe

Il s'agit de déplacer le regard en prenant du **recul**, pour détricoter un maillage opaque qui étouffe la confiance en ses possibilités. Plusieurs **étapes** jalonnent un processus personnalisé vers un **projet clair, réaliste et réalisable.**

L'étape ***"Connais-toi toi-même"*** se révèle structurante et libératrice. Je peux l'illustrer par une métaphore : un chêne de vingt ou quarante ans d'âge est tout autant chêne que celui qui n'a que cinq ans. Il a juste à se reconnaître chêne, pour ne pas vivre une vie de sapin. Cette étape de connaissance de soi, à l'aide d'entretiens maïeutiques et d'outils validés, ouvre un espace de travail où les besoins se clarifient et les talents se discernent ; elle enclenche généralement une spirale de **confiance**. La réaction, surtout chez les jeunes, est souvent ponctuée d'un *"Ouf ! Je suis normal !"*. L'essentiel est de se remettre en **mouvement**. La suite en découle.

L'étape ***"Regarde tes limites"*** est tout autant constructive : elle n'est pas aveu de faiblesse, mais permet de s'approprier sa vraie **réalité**, de faire la part des

choses, en faisant tomber progressivement des illusions sur soi-même, sur des capacités sur - ou sous-évaluées. Déterminer ses points-clefs de réussite et repérer des points de progrès s'avère majeur pour avancer vers la réussite - au sens d'épanouissement. De même que connaître le moteur de sa voiture permet d'adapter sa vitesse aux impératifs et aux dangers de la route.

L'étape *"Va vers le pays..."* est le temps de l'action pour un bon repositionnement, une orientation qui se précise par une information ciblée. La finalité est de concrétiser avec réalisme, en tenant compte des contraintes personnelles ou extérieures.

Deux illustrations :

• Un cas d'orientation : Thibault, bientôt 17 ans. Vif, intelligent, apparemment mature, sur un mode raisonneur et provocateur, pour mettre à distance une grande violence intérieure et un mal de vivre évident. Il est perdu dans un contexte personnel déstructurant, dont le divorce conflictuel de ses parents. Le lieu d'ancrage dont il est fier est le scoutisme. À notre premier entretien, je cadre notre travail, tout en le laissant déverser une agressivité qu'il analyse plutôt lucidement : il la ressent, la justifie, mais sans repérer combien elle le perturbe avec ses moyens d'adolescent. Pour bien rester dans notre cadre de travail - discernement d'une orientation ajustée à ses talents, et non pas thérapie - nous évoquons l'importance qu'il rencontre ailleurs un thérapeute.

L'éclairage de son mode de fonctionnement via un test de personnalité a été un déclic dans sa démotivation scolaire. Il a déplacé son regard sur lui-même, et une vocation d'avocat s'est dévoilée. Un événement particulier sera décisif : le classement sans suite d'une décision judiciaire le concernant s'avérera être un levier inattendu, libérant des forces nouvelles. Il s'est remis au travail, a bien repéré les passerelles possibles pour concrétiser ce qui est devenu pour lui un objectif. Il s'est remis en marche.

• Un cas d'accompagnement avec désir de changement professionnel. Germain, ingénieur de 40 ans, a dépassé la ligne rouge du stress. Quand il me contacte, il est dans une impasse, vit un contexte professionnel conflictuel qui le dépossède de son périmètre, le faisant douter de sa valeur professionnelle et personnelle. Il a des questionnements existentiels fréquents à cette étape de la vie : quel sens donner à ma vie ? Quels sont mes réels besoins ? Suis-je prêt à prendre de nouveaux risques ? Quels sont mes talents ? Suis-je vraiment capable ?

Son travail de réflexion s'est déployé sur plusieurs mois comme une transition à accomplir. Le temps est nécessaire. Il a regardé avec lucidité ce qui l'avait mis en porte-à-faux avec son environnement. Une relecture approfondie de ses expériences a provoqué des prises de conscience. Au final, il a transposé dans le secteur de l'éducation ses valeurs humaines, ses compétences d'entraîneur d'hommes, et son expérience de projets de développement, en prenant la responsabilité d'un établissement. Le pas a été franchi. Nouveau projet professionnel et nouveau projet de vie.

Y a-t-il des points communs à ces deux exemples ? Je répondrai par une image : l'œuvre la plus magnifique d'un potier tient au potier lui-même. Sa poterie n'est que le reflet et l'expression de ses capacités. Paradoxalement, connaître ses talents n'est pas chose aisée. Tout simplement parce que les exercer est naturellement facile ! Je les reconnais parce que l'extérieur me le dit de manière répétée, ou me confie des tâches en ce sens. Petit à petit ces provocations positives me confirment dans ma vocation (littéralement "être appelé à").

Un professionnel confirmé reçoit, au fil du temps, suffisamment de feed-back (retour) de l'extérieur pour valider ses compétences, mais un adolescent en pleine croissance a peu d'expériences vives pour pouvoir les reconnaître et les intégrer. Sa famille et ses amis, l'école et les éducateurs sur sa route sont ses premiers miroirs : grâce aux petits mots anodins qui encouragent - pas si anodins que cela - un sourire, une remarque constructive, même s'ils ne lui renvoient pas toujours l'image complète de ce qu'il pressent porter en lui.

Demain se prépare aujourd'hui. Avec le recul, je peux témoigner de la portée de ce travail de discernement des talents. Il permet, entre autres, d'être en éveil pour discerner les autres "bons moments" de sa vie, et être ainsi au rendez-vous de nouvelles décisions d'ajustement professionnel, ou de choix qui engagent. Travail d'une vie ! Oui, discerner et s'approprier ses talents permet de se déployer humainement et professionnellement, et ainsi d'oser être pour oser faire, dans la fabuleuse audace d'être soi. André Chouraqui dans sa traduction de la Bible ne traduit-il pas le *"Heureux"* des Béatitudes par *"Debout ! En marche !"* ?

Brigitte Midon
Coaching de transition et
conseil RH à Versailles

Pour réagir :
brigitte.midon@sfr.fr

The Social Network, signe des temps

Le cinéma américain sait souvent mieux que les autres, parler de son époque. Sorti l'an dernier, *The Social Network* de David Fincher est le parfait exemple de film à la fois contemporain et capable d'apporter un regard distancié sur ce qu'il montre. Il relate de façon très documentée l'épopée de la création du site "Facebook" par le jeune Mark Zuckerberg, alors encore étudiant.

Ce qui relève de l'extrême contemporanéité : le domaine des nouvelles technologies, bien sûr, qui est le seul à permettre une ascension aussi rapide et fulgurante à un jeune homme qui ne peut compter que sur ses neurones pour sortir du lot. La rapidité est d'ailleurs le signe distinctif du film : les personnages y parlent plus vite que leur ombre, à l'image des communications informatiques qui circulent à la vitesse de la lumière. Et c'est littéralement en "doublant" ses potentiels concurrents que Zuckerberg gagne finalement la partie.

Mais la leçon serait incomplète si le mythe ne pointait pas sous la souris d'ordinateur. Zuckerberg est aussi montré comme le dernier avatar d'une très longue lignée de héros solitaires : c'est un cow-boy moderne, délaissé par sa petite amie qui ne comprend pas son génie, et tenu éloigné par son origine sociale modeste du groupe des nantis de Harvard auquel il aspire. Les ressorts psychologiques, sociaux et même juridiques (c'est aussi un film de procès comme l'Amérique les affectionne) contribuent tous à forger son caractère. Et, parfaite ironie de l'histoire, c'est paradoxalement pour des motifs individualistes (justement, pour reconquérir son amie et intégrer un cercle sélect) qu'il crée le fameux "réseau social" qui permettra à chacun de communiquer avec tous. Le sens dans lequel évolue l'histoire n'est pas forcément celui choisi par son principal acteur.

L'intelligence du film est donc de montrer la permanence des rouages à l'œuvre sous le vernis de l'inédit, sans mésestimer la part d'aléatoire irréductible qui fonde les grands destins. Tous les ingrédients des signes des temps y sont réunis.

Isabelle Tellier
Paris

Placere, movere, docere

Des critères de discernement en art et culture ?

Peut-on jauger / évaluer une œuvre d'art ? Comment discerner le "bon" film du "navet" ou "nanar" ? Le chef-d'œuvre de la "croûte" en peinture ? Le futur "Goncourt" (encore que...) du mauvais livre ?

Les "classiques" (j'entends par là les auteurs et artistes du Classicisme, XVIIe siècle), reprenant les poètes latins, eux-mêmes ayant tout tiré de la *Poétique* d'Aristote, considèrent qu'une "bonne" œuvre d'art doit répondre à trois critères : *placere, movere et docere*.

Placere, c'est-à-dire qu'elle doit plaire, amuser, séduire. *Movere* : jouer sur les sentiments, toucher la sensibilité, émouvoir. Et enfin nous faire réfléchir, nous apprendre quelque chose, nous instruire : c'est le *docere* de cette trilogie, que les classiques citent d'ailleurs souvent en premier, tant le "devoir d'éducation" était important, à leurs yeux de moralistes, pour former "l'honnête homme".

C. R.

Pour les cent ans d'Auguste

En juin 2010, le gouvernement décida de remettre aux anciens combattants de la guerre 39-45 une attestation de reconnaissance de la nation. Les maires des communes étaient chargés de cette mission le 18 juin. On portait ce document au domicile des anciens combattants qui ne pouvaient pas se rendre à la mairie de leur domicile. C'est ainsi qu'Auguste reçut en son humble demeure Madame le Maire assistée des représentants des anciens combattants.

Auguste leur offrit le champagne et égrena quelques-uns de ses souvenirs. Constatant la vivacité de sa mémoire, Madame le Maire me suggéra de recueillir ses souvenirs. L'idée me séduit. De juillet 2010 à février 2011, à raison d'une interview d'une heure, deux à trois fois par semaine, j'ai rassemblé toute son histoire. Auguste a eu 100 ans le 17 septembre 2011.

Je prenais des notes et les transcrivais immédiatement. Les jours suivants nous vérifiions la conformité du texte aux souvenirs évoqués.

Le choix du titre, s'agissant d'un spahi vénérant la cavalerie, s'est imposé naturellement :

La chevauchée d'un siècle ou la vie d'Auguste

Sa longue vie, Auguste la doit à la chance (la moitié de ses camarades de la brigade Jouffraud ont été tués ou blessés pendant la campagne de 1940), mais aussi à une formidable vitalité. Celle-ci lui a permis de rebondir après de graves accidents. Il l'a aussi entretenue par une hygiène de vie permanente. Aujourd'hui encore il pratique sa gymnastique quotidienne et ses vingt minutes de vélo d'appartement. Il aime partager son slogan :

"Usez de tout modérément et bougez énormément".

Il doit probablement son optimisme et sa gaieté à ses parents et grands-parents qui lui ont prodigué beaucoup d'amour dans son jeune âge.

Ses souvenirs d'enfance dans un quartier populaire de Calais, le jardin d'aventures que présentaient la rue et les fortifications toutes proches m'ont captivé. La vie militaire ensuite en Tunisie puis en Syrie était rude. La campagne de 1940 m'a conduit à lire des livres sur la bataille de Stone. J'y ai vérifié combien les moyens allemands en chars et en transmissions étaient supérieurs aux nôtres et, contrairement à ce qu'ont pu écrire des historiens anglo-américains, à de rares exceptions près, les troupes françaises se sont vaillamment battues.

La conversion à la vie civile a été difficile : Auguste a tenu à repartir de zéro en fuyant les emplois "réservés".

Il eut beaucoup de joies avec ses trois petits-enfants. Il a ensuite soigné son épouse pendant dix ans.

Depuis onze ans il accomplit son rêve : finir sa vie au bord de l'eau comme il l'a commencée. Je vous souhaite autant de plaisir à lire ces mémoires que j'en ai eu à les recueillir.

J. J.
Bourgogne
septembre 2011

Seigneur, vous êtes l'Amour

Seigneur, faites que je voie les choses à faire,
sans oublier les personnes à aimer,
et que je voie les personnes les aimer
sans oublier les choses à faire.

Faites que je voie les vrais besoins des autres.
C'est si difficile
de ne pas vouloir à la place des autres,
de ne pas répondre à la place des autres,
de ne pas décider à la place des autres.
C'est si difficile
de ne pas prendre ses désirs
pour les désirs des autres,
de comprendre les désirs des autres
quand ils sont si différents des nôtres.

Seigneur faites que je voie
ce que vous attendez de moi parmi les autres.
Enracinez au plus profond de mon être cette certitude :
"On ne fait pas le bonheur des autres sans eux".

Seigneur, apprenez-moi à faire les choses
en aimant les personnes,
apprenez-moi à aimer les personnes
pour ne trouver ma joie
qu'en faisant quelque chose pour elles,
et pour qu'un jour elles sachent
que vous seul, Seigneur, êtes l'Amour.

Norbert Segard
homme du Nord et homme d'action,
devenu homme politique
priait ainsi

Une identité nourrie d'altérité

Pour introduire l'idée d'identité, je vais faire référence à ce qui semble en principe la mettre en danger : l'immigration. La société d'accueil ressent souvent la présence d'immigrés comme une menace à sa propre identité. Comme si l'identité était quelque chose de figé que l'on a ou que l'on n'a pas. Je crois au contraire que c'est quelque chose qui se construit en permanence, tout au long de la vie. Je pense même que c'est la rencontre avec la différence qui révèle et confirme ce qui la constitue. C'est ma propre expérience d'étrangère : si je peux aujourd'hui nommer et qualifier une partie de mon identité, c'est parce qu'elle a été interrogée, mais aussi dérangée, par la rencontre d'identités différentes. Et ce dérangement produit par la différence de l'autre fait, en même temps, bouger et évoluer sa propre identité. Mais ce n'est pas de mon "étrangeté", donc de mon "identité", que je voudrais parler ici, mais plutôt de ce que j'ai découvert à travers "l'étrangeté" de ces personnes qu'on appelle les sans-papiers, car sans droit légal de séjour dans un pays.

Mon expérience s'enracine au sein d'un collectif que nous avons créé en 1999, appelé Réseau chrétien - Immigrés, avec la finalité première de sensibiliser les communautés chrétiennes à l'immigration. Le collectif s'est constitué au moment où plusieurs communautés avaient été confrontées à l'expérience d'occupation de leurs églises par des groupes de sans-papiers. Le but n'était pas de créer une énième association d'aide à ces personnes, mais un espace d'échange à l'intérieur de la communauté chrétienne qui se sentait prise entre deux exigences opposées : d'une part l'exigence évangélique d'accueillir l'étranger et d'autre part l'exigence citoyenne de ne pas accueillir des étrangers en situation irrégulière. Nous avons également mis en place quelques services d'aide aux personnes sans papiers, notamment une permanence juridique pour les aider dans leurs démarches de régularisation et des cours d'alphabétisation et de langue française. À travers les différentes initiatives mises en place par le Réseau, nous avons mesuré à quel point il était important de créer des espaces de rencontre entre Français et étrangers, car chacun était très marqué par des images stéréotypées de l'autre. C'est en réponse à ce besoin de rencontre que le Réseau a développé une nouvelle initiative appelée le "Goût de l'autre", sur laquelle je voudrais m'arrêter ici.

Le "Goût de l'autre", c'est un repas du soir dont les convives sont pour une moitié des étrangers, pour l'autre des Français. Il a lieu dans la mairie du IVe arrondissement, là où sont dispensés également les cours d'alphabétisation. Et voilà que cette petite expérience, qu'on pourrait considérer comme banale (prendre un repas ensemble), a révélé, pour moi, le plus précieux d'une construction identitaire.

Le repas est organisé une fois par mois, dans un cadre qui se veut simple et convivial mais également très soigné. Une personne étrangère est chargée chaque fois de préparer le plat principal. Elle choisit une recette typique de son pays d'origine. Ce plat est accompagné d'une entrée et d'un dessert propres à la cuisine française. Le jour du dîner, les deux cuisiniers (l'étranger et le Français) font les courses et préparent ensemble le repas dans la cuisine de la mairie. Le soir, la salle est soigneusement aménagée : une belle nappe, des fleurs, des bougies, de la musique... Il ne s'agit pas d'un casse-croûte pris dans une salle communale. Le repas prend l'air d'une soirée "chez soi", où l'on fait de son mieux pour accueillir un hôte de marque. Les accueillants et les accueillis sont aussi bien des Français que des étrangers. Le "Goût de l'autre" nourrit et relie les identités des uns et des autres.

Il y a la cuisine et le repas, deux domaines très marqués par chaque culture. Dans le "Goût de l'autre" la cuisine étrangère est mise en valeur et entre "en dialogue" avec la cuisine française. Autant dans le menu que dans le rituel de table, les deux cultures sont présentes sans se confondre. Elles ne fusionnent pas mais elles se nourrissent l'une de l'autre : on échange des recettes, des coutumes, des manières de faire et d'être. On se laisse surprendre par le Goût de l'autre. Chaque saveur devient une invitation au voyage, une invitation à quitter sa terre, avec ses produits et ses arômes propres, pour s'enfoncer dans une autre terre qui ouvre nos sens à des fumets inconnus, et donne ainsi du sel et du piment nouveaux à nos vies.

Il y a la langue, encore un aspect très lié à chaque culture. Dans le "Goût de l'autre", on parle français, car on est en France. Mais juste par plaisir, sans obligation et

sans contrôle. La langue, souvent vécue par les étrangers comme une barrière, un filtre, une difficulté, une source d'exclusion, devient ici, tout simplement, lieu de rencontre. La langue, souvent associée par les étrangers à un outil de travail voire à un moyen de survie, devient ici lieu de découverte et de gratuité. Et quand les Français entendent leur langue parlée par les étrangers, elle acquiert une musique et un sens nouveaux. Les erreurs de prononciation et de syntaxe, la recherche tâtonnante des mots les déplacent du contexte habituel et révèlent un nouvel univers de sens pour chacun d'eux.

Il y a enfin le lieu, la mairie : l'institution publique, associée à la loi et donc au contrôle et à l'expulsion. Et c'est là, au cœur même d'une mairie, qu'étrangers et Français viennent juste pour "prendre goût", goût d'un repas pas comme les autres, goût des personnes qu'en général on regarde avec méfiance, goût d'un lieu qu'on essaye d'habitude d'éviter quand on est dans l'illégalité. L'espace public est ainsi transfiguré : de lieu qui préserve et sécurise une identité particulière, il devient carrefour d'identités. Un lieu où l'identité de chacun est non seulement tolérée, mais surtout accueillie et invitée à se mêler à d'autres.

Dans cet espace, où il ne se passe rien, il se passe tout, le "repas se fait symbole", nous dit son animatrice Nathalie Baschet. Symbole d'accueil pour ceux qui sont en général considérés comme *persona non grata.* Symbole de dialogue pour ceux qui sont interdits de parole. Symbole de fête pour ceux qui sont accablés par la survie au quotidien.

Ce symbole dit quelque chose d'essentiel sur l'identité. Il dit que l'identité se construit à partir de sa culture d'origine, certes, mais qu'elle est nourrie, enrichie de toutes les autres cultures qu'on a pu "rencontrer". Il dit que l'identité est faite de son histoire personnelle et de l'histoire de toutes les personnes qu'on a "rencontrées" au long du chemin. Il dit que l'identité est beaucoup plus qu'un papier ou une reconnaissance officielle, qu'elle est marquée par tout lieu qui est devenu un lieu de "rencontre". C'est une manière d'être plutôt qu'une manière de faire (de manger, de parler, de prier...) : l'être de chacun est semé de l'être des autres, ces autres qui ont traversé la route de chacun. L'identité est de l'ordre de la gratuité : elle se construit, elle n'est jamais finie, mais elle ne répond pas à un modèle préfabriqué qu'on commande, elle est plutôt modelée par tout ce qu'on reçoit sans le mériter, par tout ce qui nous émerveille et nous déplace. Le "Goût de l'autre" nous dit que l'identité est nourrie de son *alter ego*, c'est-à-dire d'altérité.

Elena Lasida

Extrait du livre :
Le goût de l'autre
La crise, une chance pour réinventer le lien
© Albin Michel 2011
19,50 €
p. 197 - 203
Avec l'aimable autorisation d'Albin Michel

Pôle emploi

Être demandeur d'emploi n'est pas un choix. Un matin, votre vie professionnelle bascule ; fini le statut de travailleur respecté de la société, vous devenez un numéro d'identifiant au Pôle emploi. Les agents de cette institution se trouvent confrontés à la gestion de trop nombreux dossiers, la surcharge de travail est évidente, le temps accordé à chaque demandeur d'emploi est réduit. Conséquence : les rapports humains en sont affectés.

Dans de telles conditions, et quand les objectifs et les statistiques prennent une place capitale, comment faire preuve de discernement face à des femmes et des hommes qui doutent du lendemain ? Le discernement est un exercice difficile.

Pourtant, pour mener à bien leur mission, qui est d'accompagner les personnes en difficulté dans leur recherche d'emploi, les agents du Pôle emploi devraient être en capacité de juger sainement et avec justesse les situations vécues par chaque "chômeur".

Oui bien sûr, un projet personnalisé est mis en place ; là, nous sommes écoutés, le dialogue existe. Lors de cet entretien, en général, il est fait preuve de clairvoyance et de bon sens. Mais parfois, le personnel débordé et déprimé par des conditions de travail médiocres n'a-t-il pas lui-même l'esprit trop confus pour agir avec discernement ?

A.C.
Auvergne

Artisans du Monde : discerner et choisir des partenaires

Discernement : *"capacité à apprécier avec justesse et clairvoyance une situation, des faits"* dit le Littré.

Dès les années 70, l'association qui donnera en 1981 le mouvement "Artisans du Monde" a eu la volonté de pratiquer une forme de discernement pour structurer son action.

En effet, en juillet 1972, devant les graves inondations au Bangladesh, les 50 comités locaux issus de l'appel d'Emmaüs rompent avec l'idée d'assistance envers les pays du Tiers-Monde en créant des liens de communauté à communauté et en soutenant les producteurs de jute du Bangladesh. Puis, en 1974, par l'ouverture à Paris de sa première boutique, Artisans du Monde affirme sa volonté d'être aussi un lieu d'information et s'engage politiquement (aide aux réfugiés chiliens, soutien de la campagne anti-apartheid Outspan).

Ce discernement "politique", toujours nécessaire face à l'évolution des situations internationales, s'accompagne maintenant d'une autre forme de discernement dans le choix de nos producteurs et partenaires du Sud et par l'établissement de relations plus complètes. À l'origine, les producteurs étaient peu nombreux et les associations importaient directement les produits des organisations partenaires. Il n'y avait pas véritablement de choix et, s'il y avait sélection, elle se fondait plus sur des critères militants (état du pays, sous-développement, situation politique...) que commerciaux.

L'augmentation des demandes des producteurs et la nécessité de disposer de produits commercialisables ici, a entraîné en 1984 la création d'une structure d'importation et de distribution pour faciliter les démarches commerciales et favoriser la mutualisation des partenaires et des produits. C'est la centrale d'achat Solidar'Monde, mais il subsiste encore des partenariats historiques en direct avec les associations locales.

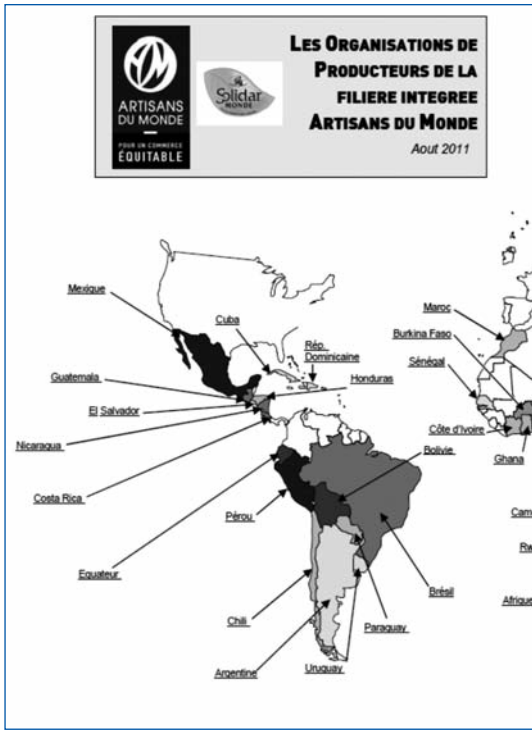
La structuration des acteurs du Commerce Équitable, aussi bien à l'international qu'en France, ainsi que l'introduction d'une garantie ou labellisation, ont fait évoluer notre politique partenariale. Ainsi en 2010, nous avons ré-explicité les orientations qui guident nos choix :

1. Soutenir prioritairement **des organisations de producteurs/trices porteuses de changement social,** en privilégiant des **petits producteurs marginalisés,** dans un contexte **économique fragile**, comme des organisations de femmes, de catégories socialement exclues (handicapés, castes...), dans des pays en **situation de crise.**

2. Encourager les producteurs à **s'organiser** : le rôle de l'organisation de producteurs en tant que **levier local pour des actions collectives de développement** est fondamental pour Artisans du Monde. Cette capacité d'organisation est aussi nécessaire pour répondre aux exigences commerciales minimales du marché français. Choix de producteurs porteurs de **projets collectifs** et/ou de luttes politiques : modèle de production (agriculture paysanne, transformation locale, savoir-faire traditionnels...), **soutien à des luttes pour les droits** (indigènes, occupation...), éducation et développement (alphabétisation, santé communautaire...).

3. S'assurer que la relation commerciale **respecte les critères du commerce équitable**. Cela passe par la mise en place de notre système de garantie AdM FICE (Filière Intégrée de Commerce Équitable), par la volonté de décliner, pour chaque acteur de notre filière (du producteur au distributeur), le cahier des charges du commerce équitable.

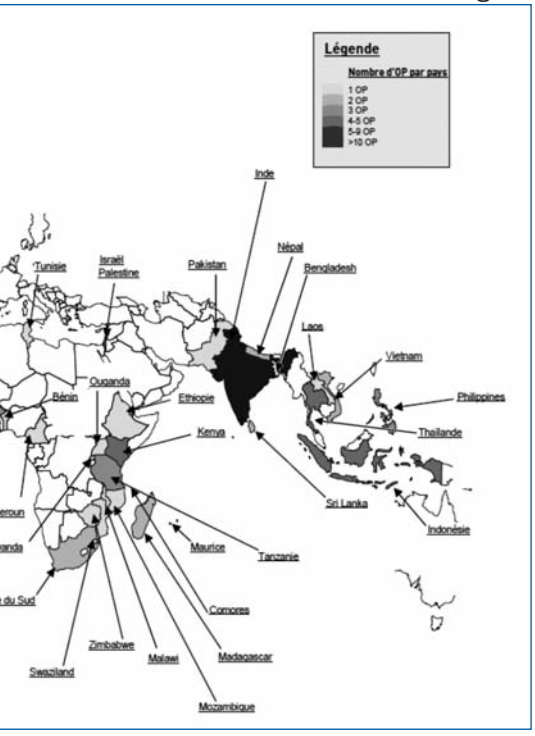
4. Établir des **partenariats humains**, basés sur la relation commerciale ; c'est-à-dire bâtir avec les organisations de producteurs une relation partenariale qui s'appuie sur le renforcement de **liens**



humains (projets communs, constitution d'un réseau international d'acteurs, militant pour une autre économie).

5. Co-construire des projets avec nos partenaires pour renforcer notre connaissance mutuelle et nos liens, et donc favoriser au maximum l'échange d'informations et les rencontres entre producteurs : organisation de producteurs et citoyens (venue en France, bulletin d'échanges réciproques, rencontres internationales, visites de terrain...). Au Nord, les projets doivent permettre au mouvement Artisans du Monde de développer son action spécifique de commerce équitable (sur les trois dimensions : commerciale, éducative et politique - campagne et plaidoyer) ; et au Sud, favoriser l'émancipation des populations et l'autonomie des acteurs pour la mise en œuvre concrète des droits économiques, sociaux, culturels et environnementaux.

Pour bâtir de solides partenariats, nous devons en tout premier lieu mieux appréhender la réalité de nos relations avec les organisations de producteurs. Pour cela, le mouvement a mis en place plusieurs stratégies visant à renforcer les rencontres, les outils, et permettant ainsi d'avoir plus d'information sur nos filières et nos partenaires. Ce document de base sur les filières équitables et les organisations de producteurs participe de cette stratégie globale de renforcement des connaissances sur nos filières équitables.



Mieux connaître nos partenaires, c'est aussi veiller à ne pas oublier que derrière chaque produit de nos boutiques, de notre réseau, il y a des femmes et des hommes, des réalités humaines. C'est ainsi veiller à maintenir un équilibre entre les aspects commerciaux et les aspects partenariaux, et pouvoir mieux assurer notre fonction d'information, de sensibilisation et d'éducation.

D'autre part, nous avons souvent tendance à enfermer les producteurs ou les organisations de producteurs dans des images simplistes et idéalisées. Loin de vouloir ternir l'image des producteurs et des artisans avec lesquels nous travaillons, nous cherchons simplement à montrer leur diversité, leur réalité, quitte à battre en brèche certaines idées reçues ! Nos partenaires sont divers, différents et c'est ce qui fait leur richesse ! Il est difficile de parler de nos producteurs en restant sur des données générales : nous devons nous efforcer de nuancer nos propos et de mieux connaître cette diversité. En effet, nos partenaires ne sont pas figés, et nos relations avec eux non plus ; elles évoluent et notre mouvement avec ! C'est donc l'occasion de poser les bases d'une réflexion éclairée sur notre politique de partenariat...

Depuis plus de 35 ans, le réseau Artisans du monde travaille avec des organisations de producteurs du Sud :

- sur les trois continents : 118 organisations de producteurs dans 50 pays, dont 40 en relation directe (35 en artisanat et 5 en alimentaire). Le reste étant des relations construites par l'intermédiaire d'autres centrales d'achats européennes de l'EFTA (European Fair Trade Association).

- sur différents types de production : 35 organisations en artisanat, 73 en alimentaire et 10 en cosmétiques.

- sur différents statuts : 43% de coopératives et d'unions coopératives, 33% d'associations / ONG / fondations, et 24% de petites entreprises.

- sur des structures de toutes tailles : entre 10 artisans et plus de 50 000 coopérateurs ; 35% des organisations ont entre 100 et 2000 membres.

- dans une relation de durée : nous travaillons avec certaines organisations depuis plus de 25 ans.

- dans une relation humaine : nous rencontrons chaque année près de 15 organisations en France ou à l'étranger.

Développer des relations combinant volet commercial équitable et volet partenarial renforcé avec la totalité de ces partenaires n'est pas envisageable dans l'immédiat, même si cela doit être recherché à terme. Nous devons construire ces relations dans le temps et en fixant des priorités.

Discernement n'est pas jugement. Pourtant, notre politique partenariale comporte une part de jugement. Car nous sommes tiraillés entre la volonté de soutenir et d'accompagner les plus faibles, et la nécessité d'une efficacité et réussite commerciale.

Bernard Schauer
Val-de-Marne

Interpréter les s

Les pharisiens et les sadducéens à l'épreuve, lui demandèrent de ciel. En réponse, il leur dit : Lorsq beau temps car le ciel rougeoie. jourd'hui, car le ciel rougeoie en a discerner le visage du ciel, mais vo pour les signes des temps. Généra clame un signe, aucun signe ne l Jonas. Et les abandonnant là, il s'

Nous nous trouvons là devant le seul passage biblique où nous pouvons lire cette expression des **"signes des temps"**. Regardons-le de plus près.

Nous sommes au cœur de l'évangile de Matthieu, dans le récit du ministère de Jésus. Mais qui est-il, ce Jésus, dont on parle tant ? Revenu à Nazareth, devant le scepticisme de ses anciens compatriotes, il a été amené à rappeler qu'"un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et dans sa maison" (Mt 13,57). Certains l'ont confondu avec Jean-Baptiste en imaginant que celui-ci, exécuté par Hérode, serait ressuscité. Pourtant, Jésus a multiplié les signes (on traduit le mot *sèméion* soit par signe, soit par miracle) : multiplications des pains (Mt 14,13-21 ; 15, 32-39), marche sur les eaux (14, 22-33), guérisons (14, 34-36 ; 15, 21-31). C'est là que prend place l'épisode rapporté ici.

La venue auprès de Jésus des **pharisiens** et des **sadducéens** montre qu'il intrigue considérablement ses coreligionnaires. C'est parmi les **sadducéens** que se recrutent les grands prêtres. Quant aux **pharisiens**, ce sont des juifs observants, qui scrutent l'Écriture dans ses moindres recoins pour en connaître le mieux possible l'enseignement doctrinal et les préceptes moraux. Le fait qu'ils soient ici associés dans leur démarche est important : ils représentent les deux tendances du judaïsme officiel ; leur collusion contre Jésus – puisqu'ils ne l'interrogent que **pour le mettre à l'épreuve** – est un signe avant-coureur de la condamnation de Jésus.

Le fait qu'ils réclament de Jésus **"un signe venant du ciel"** – une intervention de Dieu pour l'accréditer – montre leur incrédulité. Comment ne pas l'opposer à la foi d'un certain nombre de personnages que Matthieu nous a présentés dans les chapitres précédents : Pierre, que Jésus a invité à le rejoindre en marchant sur les eaux, les habitants de la région de Gennésaret qui se bousculent pour toucher la frange de son manteau, la Cananéenne, cette païenne, qui, avec grande humilité, a imploré la guérison de sa fille, suscitant ainsi l'admiration de Jésus pour sa foi. Alors que ces marginaux du judaïsme viennent à la foi, les chefs du peuple s'enferment dans l'incrédulité.

Alors Jésus répond à la question par une petite parabole. Pour déterminer le temps qu'il fera le lendemain ou bien dans la journée, on regarde le ciel et on sait tirer de son aspect des conclusions à peu près sûres. Mais, déplore-t-il, on est bien moins capable de le faire pour les **"signes des temps".** Comme on le constate en passant, Jésus ne dédaigne pas de jouer sur les différents sens du mot ciel.

Mais que veut-il dire par cette expression de **signes des temps** ? Ce sont les indices qui nous marquent que les temps sont arrivés, les temps de la manifestation du Messie, "les temps

ignes des temps

s s'approchèrent et, pour le mettre leur montrer un signe venant du ue vient le soir, vous dites : il fera Et à l'aube : mauvais temps au-ayant un aspect triste. Vous savez ous n'êtes pas capables de le faire ation mauvaise et adultère, elle ré-ui sera donné, hormis le signe de en alla.

qui sont décisifs pour la repentance et le jugement" (Pierre Bonnard). Ce mot temps est lesté d'un grand poids dans l'épisode où Jésus envoie ses disciples préparer la Pâque : il les charge d'un message précis : "Dites-lui : le Maître te fait dire : mon temps est proche, c'est chez toi que je vais faire la Pâque avec mes disciples". Ce moment (*kairos*) de la manifestation du Messie s'approche et les pharisiens et sadducéens sont incapables de le discerner.

Le verbe qui est associé à cette expression des **signes des temps**, *diakrinein*, signifie discerner, faire un tri. Parmi les événements du monde, qu'est-ce qui est signe de la manifestation du Messie : il faut faire un tri. Mais pour y parvenir, il faut développer certaines qualités.

Si les interlocuteurs de Jésus sont incapables d'opérer ce discernement, c'est qu'ils sont une **"génération mauvaise et adultère"**. Ce que Jésus met en question chez eux, c'est simultanément leur foi et leurs mœurs. Ils sont infidèles à l'alliance avec le Dieu de leurs pères, ils le trompent avec d'autres dieux. Et ce ne sont pas leurs mœurs qui les rachètent : ce sont de mauvaises gens.

Matthieu reprend presque mot pour mot le dialogue entre Jésus, les scribes et les pharisiens qu'il avait rapporté plus haut (Mt 12, 38-42). Il avait mis dans leur bouche une question presque semblable, mais sans qu'il y ait nécessairement d'intention mauvaise : "Maître, nous désirons que tu nous fasses voir un signe". La réponse de Jésus était tout à fait identique : **"Génération mauvaise et adultère, elle réclame un signe et comme signe, il ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas".** Mais la suite de ses paroles explicitait ce signe, de deux manières. Il traçait d'abord le parallèle entre le temps passé par le prophète dans le ventre du monstre marin et celui qu'il passerait dans le sein de la terre. Puis il en venait à la conversion, opposant l'attitude des païens, le roi de Ninive et la reine de Saba, ouverte à la proclamation de Jonas et à la sagesse de Salomon, à l'enseignement divin par le prophétisme et la sagesse, à l'endurcissement de ses interlocuteurs.

Le **signe de Jonas**, ce sera donc celui de la mort et la résurrection du Messie et c'est là, de manière apophatique[1], qu'il faudra reconnaître le signe que les temps sont accomplis, que le Christ source de vie est présent et agissant au cœur de l'existence des hommes et que se manifeste ainsi l'amour de Dieu. Pour les croyants, ce sera la source d'une conversion, d'un changement radical de leur manière de vivre : "nous sommes ressuscités avec le Christ".

D. Moulinet

1/ Se dit d'une théologie qui approche la connaissance de Dieu en partant de ce qu'il n'est pas plutôt que de ce qu'il est.

Dans un contexte complexe, celui des enjeux, des défis, du risque, un chargé de mission du CCFD-Terre Solidaire, a su montrer à la fois son sens politique et la vigueur de son engagement au service de l'Église. La révision de vie pratiquée dans les Équipes Enseignantes et dans divers secteurs de l'Église en Amérique latine est une méthode de discernement qui aide chacun à juger clairement et sainement des situations.

Ces bonnes feuilles sont extraites de *Sergio Regazzoni, la solidarité n'a pas de frontières* de François Bellec. Ce livre écrit à partir de témoignages de femmes et d'hommes de divers horizons et parties du monde, n'est pas seulement un hommage à un militant de la solidarité internationale. Il est aussi, et surtout porteur d'intuitions, d'innovations et d'espoirs susceptibles de participer aujourd'hui à la libération des peuples.

Chargé de mission au CCFD

Au CCFD, il nous semblait impossible d'être catholique, c'est-à-dire universel, sans avoir de relations avec le peuple de Chine, un pays qui compte près d'un cinquième de la population mondiale. Mais comment un organisme de l'Église de France pouvait-il entrer dans ce pays au régime marxiste très soupçonneux vis-à-vis des Églises chrétiennes venues de l'extérieur ? Quels projets pertinents y soutenir pour favoriser le développement humain et l'éclosion de la société civile ?

La relation que Sergio initia avec la Chine, à partir de 1986, fut l'une des plus significatives et des plus exemplaires. Il fallait faire preuve de beaucoup de discernement pour ne pas se faire récupérer par un régime communiste dont on pouvait, à priori, craindre le pire. Et d'autre part, il n'allait pas de soi qu'un tel engagement soit du goût de tous les catholiques qui, par ailleurs, soutenaient financièrement l'action du CCFD.

Là encore, les relations et le "style" de Sergio ont permis des ouvertures insoupçonnables qui ont facilité le point de départ de cette rencontre. Grâce à lui, le CCFD a pu soutenir ses trois premiers projets dans le cadre de programmes de l'UNESCO. Il s'agissait d'abord d'un projet de formation agricole de jeunes et d'adultes dans la province du Sichuan, au centre de la Chine. Le deuxième projet concernait la réfection d'une école de montagne, dans le chef-lieu de Yanqing, au nord de Pékin, et notamment la rénovation d'un petit internat dans cette zone montagneuse très pauvre où les enfants devaient parcourir plus de vingt kilomètres à pied pour s'y rendre. Le troisième projet était la construction d'un pont en dur permettant de désenclaver trois petits villages souvent isolés par les pluies abondantes dans cette région. Commencer une relation avec la Chine par la construction d'un pont pour des populations rurales isolées et souvent abandonnées par le pouvoir central était hautement symbolique.

Après le massacre de la place Tienanmen, Sergio a su trouver l'attitude et le ton "justes" pour protester contre cet événement. Il a su trouver les moyens de communiquer notre ferme désapprobation aux autorités sans couper les ponts et sans blesser inutilement les personnes avec qui nous étions en lien. Une de ses intuitions a été de demander à des partenaires asiatiques d'exprimer leur opinion. Ce fut d'une certaine manière la voie asiatique de la résolution des conflits. [...]

Bâtir des réseaux de partenaires

La méthode du CCFD était de privilégier les réseaux, de mobiliser les compétences, de rencontrer des connaisseurs des pays et des réalités asiatiques, aussi bien dans le monde populaire que dans le monde universitaire, en favorisant les acteurs de terrain. Sergio a su mobiliser pour favoriser des rencontres, tisser des liens entre des personnes qui pouvaient s'ignorer et ne pas se comprendre. C'est ainsi qu'il plaidait devant une opinion publique difficile à convaincre que le développement passait par l'organisation de séminaires, d'immersions, le

soutien de bourses d'études pour que les gens se rencontrent, que les expériences et les idées s'échangent, que changent les esprits et les cœurs, puis les comportements et les politiques.

Avec ingéniosité, il a ainsi organisé la visite en Chine d'une délégation indonésienne en vue de promouvoir des relations amicales et de connaissances mutuelles alors que les relations diplomatiques étaient coupées entre les deux pays !

Bâtir des réseaux demande de la patience, de la persévérance, et beaucoup de foi en la capacité de l'homme et en l'action de l'Esprit de Dieu. D'autant plus que chaque culture a ses traditions, ses façons d'exprimer le respect, l'amitié, de comprendre le développement, ses façons de faire des remarques. Il faut accepter d'apprendre, se mettre à l'école des autres, abandonner toute prétention à savoir ce qui convient le mieux aux autres.

Ses convictions étaient celles du CCFD : l'essentiel est de faire se rencontrer des hommes, de dialoguer, d'avancer ensemble, d'apprendre à s'écouter et à s'estimer. D'apprendre à s'aimer... La pédagogie, c'est de travailler ensemble à relever les mêmes défis, non en théorie, avec des idéologies toutes faites, mais dans le concret. Alors tout devient possible. C'est alors seulement qu'on peut s'interpeller d'une façon qui puisse être entendue et reçue.

Une mission universelle

Les années de responsabilité de Sergio furent les années où les évêques du Conseil permanent de l'Église de France prirent certaines dispositions concernant le rôle du CCFD. Ils demandaient notamment que l'épiscopat local soit informé et si possible associé aux projets de développement soutenus par le CCFD. L'application de cet accord n'allait pas sans certaines tensions dans des pays où l'Église catholique était très minoritaire. Il était tentant pour certains de vouloir que l'argent n'aille qu'aux seuls catholiques de leur pays pour faire exister l'Église et renforcer une identité souvent menacée.

Sergio a su agir avec tact et fermeté, expliquant aux responsables de l'Église, avec son sourire chaleureux et communicatif, que la mission du CCFD était "catholique", donc universelle. Travailler au développement d'un pays à majorité bouddhiste c'était travailler aussi avec des bouddhistes, ce qui n'empêche pas, au contraire, de soutenir les Églises dans leurs actions sociales et de développement.

Au Vietnam et en Chine, l'action délicate du CCFD était menée en lien discret avec les instances romaines qui, à notre étonnement, l'ont toujours encouragé à être présent dans ces pays, tout en lui demandant d'assumer les risques d'une telle présence, y compris celui d'être désavoué par une frange de l'Église qui ne pouvait envisager que le CCFD travaille avec des instances gouvernementales communistes, ce qui était la condition même de son action sur place. En Chine, le CCFD a toujours cherché à rencontrer les chrétiens et les responsables de l'Église catholique "officielle" et "souterraine", sans discrimination. Même si cela ne convenait pas au gouvernement en place. Sergio développait l'idée que "tout homme est mon frère" et que l'Église devait se montrer solidaire sans arrière-pensée de conquête, y compris religieuse. Il s'agissait de travailler avec des hommes de bonne volonté qui voulaient bâtir un monde habitable et de construire une Église servante et pauvre, selon le vœu même du Concile Vatican II. Cette vision avait accompagné son engagement militant dans l'Église. Sa pratique permit au CCFD d'approfondir le sens de sa mission. Il n'allait pas dans un pays au gouvernement athée d'abord pour créer un espace pour l'Église. Il y allait avant tout pour aider les plus pauvres. Et en cela le CCFD fait un travail d'Église, d'une Église au service de l'homme et non d'une structure, même si la structure est importante et fait partie du mystère même de l'Église. Il faut oser signifier l'extraordinaire générosité de Dieu qui fait se lever le soleil et pleuvoir sur les justes et les injustes, et qui nous demande de donner du pain à tous.

Publié avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

Sergio Regazzoni, la solidarité n'a pas de frontières *par François Bellec. 366 pages. Prix : 22 € (port gratuit). À commander directement auprès de l'éditeur : Les Éditions de la Toison d'Or, 178 boulevard Pasteur - 94360 Bry-sur-Marne (Tél : 06 28 61 3766).*

Révision de vie

"Et voici ma prière : que votre amour abonde encore, et de plus en plus, en clairvoyance et en vraie sensibilité pour discerner ce qui convient le mieux" Ph 1, 9-10.

Ouvrons notre Bible et lisons Jean 4, 1-42

Un homme, fatigué du chemin, est assis tout simplement au bord du puits de Jacob ; c'est Jésus, juif traversant le pays ennemi, la Samarie ; il est seul car les disciples sont allés acheter des provisions à Sychar.

Une femme du peuple ennemi va au puits chercher de l'eau, geste de la vie quotidienne…

Et commence le dialogue, par une demande exprimant un besoin *"donne-moi à boire"*. Choc ! car les usages s'opposent à la conversation d'un homme avec une femme ; et en plus de cela, avec une Samaritaine ! À travers questions et réponses, à travers malentendus, Jésus conduit la femme sur les chemins inattendus : on passe de l'eau du puits à la source jaillissante en Vie éternelle. La femme – qui n'a pas de nom - découvre sa vie : les cinq maris, plus le sixième. Un pas de plus : *"tu es un prophète"*. La Révélation de Dieu : *"Mais l'heure vient, et maintenant elle est là où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité"*. La Rencontre de Dieu en Jésus : *"je sais qu'un Messie doit venir, celui qu'on appelle le Christ"… "Je le suis, moi qui te parle"*.

À partir d'une situation, la soif de Jésus, on arrive à une contemplation, à une révélation et à une communication. Aux disciples auxquels est révélé le temps de la moisson. Aux Samaritains que la femme est allée chercher (*"il m'a dit tout ce que j'ai fait"*). Ils rencontrent Jésus : "*nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le sauveur du monde"*.

Et après, que s'est-il passé ?

Prenons un autre passage, en Saint Luc 24, 13-35… Nous les connaissons bien ces disciples d'Emmaüs.

Deux hommes marchent de Jérusalem à Emmaüs, *"l'air sombre"*. Ce qui les unit ? Le souvenir d'un homme qui les a déçus *"et nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël"*. Il a échoué, il est mort ; pour eux c'est la déception cruelle… Ils échangent ; et le mort dont ils parlent les unit, se découvre vivant, compagnon de route. *"Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait"*. Le sens de ce qui se vit se découvre en le situant dans une histoire, dans l'Histoire et dans le peuple, dans les gestes quotidiens, celui de la fonction du pain fait par des mains amies. Les yeux du cœur s'illuminent, ce cœur froid de la mort, rendu brûlant par le geste de l'Amour. Dans cette contemplation, les deux se rencontrent trois. Et le troisième, le Ressuscité disparu mais présent, les fait s'en retourner à Jérusalem pour s'entendre dire *"C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité, et il est apparu à Simon"*. *"Et eux, racontèrent ce qui s'était passé sur la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain"*. Commence le temps du témoignage…

On pourrait trouver d'autres textes dans le Nouveau et dans le Premier Testament ; je ne citerai que le dialogue du prophète Nathan avec le roi David adultère et criminel (2 Samuel, 12) ; et David devint pour le Peuple l'auteur du psaume 51.

Tout cela nous mène à deux convictions de base :

• Dieu habite notre terre, se révèle en notre humanité, en chaque être humain (Gn 1, 26), se révèle en creux, en relief, parfois transfiguré, parfois défiguré. Un beau texte de Gn 28 nous le dit bien ; Jacob dort, fait un songe, celui de l'échelle et des anges de Dieu qui montent et descendent. Au réveil, Jacob dit : *"Vraiment c'est le Seigneur qui est ici et je ne le savais pas… que ce lieu est redoutable ! Il n'est autre que la Maison de Dieu, c'est la part du ciel"* (Gn 28, 16-17). Cette terre est Sainte, le peuple est Saint.

• Dieu se révèle en notre histoire humaine : la généalogie du Christ en St Matthieu (Mt.1, 1-17) n'est pas seulement une belle musique de noms, mais le cheminement de Dieu au cœur de l'histoire humaine, à travers les beautés de l'humanité, les accidents, au cœur des erreurs et au plus profond du péché. Dieu chemine jusqu'à *"… Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ"* (1, 16). L'histoire humaine est une Histoire Sainte.

Nous participons d'un Peuple qui est un Peuple Saint.

Nous participons d'une Histoire qui est une Histoire Sainte.

Nous sommes invités à **contempler** Dieu en notre histoire et en notre Peuple, en notre vie personnelle et en notre vie collective *"pour pouvoir **discerner** ce qui convient le mieux"*, comme l'écrit Paul.

Notre vocabulaire moderne appelle cela "Révision de vie"

Pour contempler, il faut s'asseoir, seul, en communauté chrétienne, il faut se mettre dans la Lumière, la Transparence du Christ présent, même si nous vivons la détresse des disciples d'Emmaüs. Il faut voir avec patience, sincérité, loyauté notre vie concrète, nos situations concrètes. Il faut nous révéler les uns aux autres les pourquoi, les comment, les conséquences positives et négatives de nos décisions, découvrir ce qui contribue à la Vie, à la Vérité, à la Fraternité. Il faut capter les ombres, les erreurs, les errements, parce que le mal existe ; il est vaincu en Christ. Et pourtant là même où se fait le bien, l'esprit du mal contre-attaque, violemment ou par le biais de notre médiocrité ; souvent nous sommes les participants de l'Église de Laodicée (Ap 3, 14-22), **tièdes**.

Comme nous participons et du Peuple et de l'Histoire, nous découvrons comment se construit le Peuple Saint et l'Histoire Sainte et comment nous y participons. Nous découvrons une Parole nouvelle (*"elle est vivante la Parole de Dieu..."* Hébreux 4, 12-13). Car la Bible n'a pas fini de s'écrire, Dieu n'est pas resté muet après la dernière parole de l'Apocalypse : *"Amen, viens Seigneur Jésus"*. À chaque époque de l'histoire se révèlent de nouvelles facettes du même Christ, à travers des hommes et des femmes, lumière pour cette époque : François d'Assise, Ignace de Loyola, Thérèse de Lisieux, Charles de Foucauld, Etty Hillesum..., à travers nous, nos communautés, à travers des païens de notre temps, comme autrefois Cyrus (Daniel 10, 15).

Cette Parole, nous devons la confronter, l'éclairer avec la Parole que nous donne l'Église en sa Tradition ; elle nous amène à nous convertir, demander pardon ; à rendre grâce, à réorienter nos vies personnelles, communautaires, poussés par le Souffle de l'Esprit qui n'est pas obligatoirement le vent violent de Pentecôte (Ac 2), mais la brise légère que rencontra Élie (1 Roi 19, 12).

Voilà quelque peu décrite la révision de vie qui est utilisée avec force aux grands moments de l'action catholique. Je me souviens d'une affirmation que faisait le père Rétif, Fils de la Charité, il y a plus de cinquante ans : *"la grande grâce de l'Église au XXe siècle sera la découverte et la pratique de la révision de vie"*.

Parfois cette pratique s'est déformée, elle est devenue une recette, une méthode pédagogique ; plus d'une fois, elle n'est pas préparée, reste superficielle, devient conversation de salon ou exercice de médisance. En Amérique Latine, dans les moments de répression, elle a pu se muer en tribunaux du peuple. La référence à la Bible a pu être légère et... toujours avec les mêmes textes, on en connaît si peu ! Lc 4, 16... Mt 25 et surtout en Amérique Latine, Ex 3.

Dans les Équipes Enseignantes de France, la révision de vie apparaît plus tardivement qu'en d'autres mouvements ; Michel Duclercq[1], entre autres, craignait la superficialité, le manque d'approfondissement intellectuel. Il disait : *"il faut convertir les intelligences, on découvre les problèmes du temps, la solution n'est pas dans la Bible, cela nous envoie à la lecture, à l'étude"*. La révision de vie bien faite nous oblige à prendre des livres, à interroger des compétences pour nous éclairer et à vivre dans la foi cette conversion de nos intelligences. Sachons cultiver cet aspect. L'Église d'Amérique Latine a su, en ses assemblées périodiques, utiliser cette méthode vécue dans la foi pour réorienter ses intuitions, depuis Medellin jusqu'à Aparecida (2007). Sachons suivre cette route sans sombrer dans le ritualisme.

Pour cela, il faut être fidèle à l'Esprit et vivre dans notre peuple et notre histoire, convaincus que cette terre est Sainte et que le Christ chemine dans l'Histoire. Sinon, comme au temps de Samuel, Dieu ne se manifestera pas : *"La Parole du Seigneur était rare en ces jours-là, la vision n'était pas chose courante"* (S 3, 1). Découvrons la Parole pour l'aujourd'hui de l'Homme et pour l'avenir de l'Humanité....

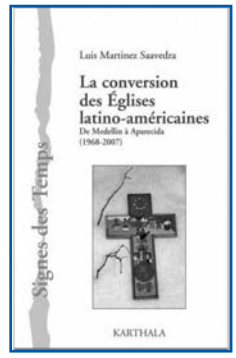
Jean Dumont
aumônier des
Équipes Enseignantes
en Amérique Latine
Lima, 18 octobre 2011

1/ Michel Duclercq aumônier à l'origine des Équipes Enseignantes de France, créées en 1942. De nos jours, le CdEP rassemble les Équipes Enseignantes de France avec la Paroisse Universitaire.

La conversion des Églises latino-américaines

De Medellin à Aparecida (1968-2007)

Luis Martinez Saavedra, Éditeur : Karthala.



Ce livre veut d'abord nous faire part du cheminement des Églises latino-américaines sous deux aspects : une analyse historique des vécus de communautés en recherche, et une synthèse de cette recherche prenant sens dans cette histoire. Enfin dans une troisième partie l'auteur s'efforce de montrer la pertinence de cette évolution pour le vécu de communautés chrétiennes hors Amérique Latine.

Le parti pris de l'auteur est de livrer un récit qui soit d'abord celui d'un croyant engagé dans une pratique humaine, avec un regard renouvelé sur les grands défis de ce continent : la pauvreté, la mise à l'écart de certains avec comme corollaire les migrations, et la destruction des potentialités de vie que nous offre la terre-mère. Ces deux réalités sont engendrées par la voracité d'un développement libéral tout orienté vers le profit immédiat de certains, à l'opposé d'une destination universelle des biens. La situation vécue est confrontée à la lecture des écritures dans les communautés ecclésiales de base, lecture communautaire où théologiens et pasteurs ont un rôle d'éclaireurs et de chercheurs au service de tous.

La partie historique montre comment la pratique chrétienne de ces communautés a pu se développer à partir des intuitions du concile Vatican II, et grâce à une relecture continuelle des textes promulgués. Les persécutions politiques, et les réticences des proches de Jean Paul II vis-à-vis des théologies de la libération ont finalement renforcé des intuitions fondamentales par lesquelles l'Église latino-américaine vit et célèbre une réponse à l'amour gratuit du Père pour TOUS les hommes. L'analyse concernant les conférences de Medellin, Puebla, St Domingue, Aparecida montre comment les débats sur les nouveautés engendrées par une mondialisation rapide, et l'analyse lucide de ses conséquences, se concrétisent par des choix vivants pour les communautés. L'étude de la parole de Dieu, la célébration de l'eucharistie, l'organisation du service dans les communautés bousculent les relations entre hommes et femmes, laïcs et clercs. Les méthodes et concepts de l'étude font apparaitre le souci d'une orthopraxie chrétienne, plus vitale que celui de l'orthodoxie, qui par réduction de la foi chrétienne à un savoir pourrait faire oublier l'urgence de la réponse de chacun, individuelle et en communauté, à la sollicitation d'amour de Dieu.

Pendant cette période, en communauté s'est réalisé et se réalise toujours une compréhension nouvelle de la mission de Jésus et de Dieu :

- Jésus se fait reconnaître dans son lien avec Dieu par le fait même que la Bonne Nouvelle est adressée aux pauvres. Le projet de Dieu est que les hommes aient la vie en abondance et soient guéris. En Jésus se reçoit toute l'œuvre de Dieu Père commencée depuis le début du monde : "Jésus a réalisé de manière absolue et totale cette capacité de l'homme, au pouvoir de s'identifier avec l'infini. L'incarnation signifie la réalisation exhaustive et totale de la possibilité que Dieu, par la création a mise dans l'existence humaine" (L. Boff).

- Se produit également une relecture de la tradition chrétienne relative au visage du Dieu de l'alliance. C'était déjà la préoccupation des prophètes avant Jésus, celle de Jésus, et depuis celle de la communauté chrétienne. Le peuple a été conçu dans "l'utérus de Yahvé". Les prophètes insistent alors sur la féminité de Dieu (Osée 11, 3-4). "Dieu prolonge jusqu'à nos jours son activité créatrice (Jn 5, 17). Il est pantocrator parce qu'il soutient et embrasse tout l'univers" (Théophile d'Antioche). Nous sommes invités à aller au-delà d'une vision sacrificielle de la vie de Jésus, pour y reconnaître la profondeur inouïe d'une alliance avec Dieu. Cette alliance déjà inaugurée avec Noé, sans limite dans le temps et dans l'espace, se réalise par des formes que Dieu seul connaît. L'Église en est une forme dont la Trinité doit être le modèle et le principe suprême, avec son énergie créatrice à l'intérieur, et à l'extérieur d'elle-même. "Si la Trinité est Évangile, alors elle l'est particulièrement pour les opprimés et les condamnés à la solitude" (L. Boff).

La troisième partie se veut une provocation fraternelle aux communautés chrétiennes hors Amérique latine. Elle met en lumière comment, dans ce sous-monde, apparaissent de manière particulièrement visible les traits fondamentaux de notre univers mondialisé : pauvreté et exclusion, fragilité écologique de la planète, migrations et défis de la multi-culturalité, émergence de l'individu autonome et dialogue avec les autres options religieuses.

J. K.

Pour faire preuve de discernement, il faut d'abord être en possession d'informations.

Les Anges, ces messagers de Dieu, n'ont-ils pas joué un rôle essentiel dans la Bible, particulièrement dans l'Annonciation ?

Autre procédé, faire appel à une bibliographie, très utile dans le cas du cardinal Tisserand. Et quand il s'agit de la question "Qui est le Dieu des chrétiens ?", la collection *Controverses* arrive à propos pour y répondre à travers un dialogue entre deux autorités.

Voici maintenant un roman, non historique, mais qui nous ramène aux évènements d'Algérie.

Une catéchèse par l'*image* en permet une très belle approche pour des enfants.

Le film *Habemus Papam*, ne traite-t-il pas, finalement, du discernement que devra exercer l'élu du conclave avant d'accepter ou refuser la lourde charge qui l'attend ?

Il est normal de finir sur du Mozart, cet inspiré de Dieu !

Sans oublier la page habituelle de Marie Becker.

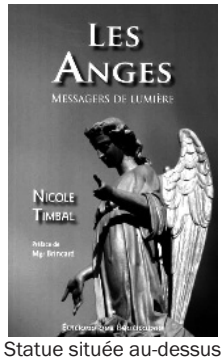
Le messager

NICOLE TIMBAL
Les anges, messagers de lumière.
Éd. des Béatitudes, 2011, 224 p., 15 €

En notre contexte socioculturel et religieux, est-il opportun de s'investir du côté des anges ? Relevant le défi, Nicole Timbal nous donne cet ouvrage qui ne manque pas d'intérêt sur le plan artistique, biblique, théologique et philosophique. Ayant découvert la foi au Christ en lisant Teilhard de Chardin, et devenue accompagnatrice en catéchuménat, elle a déjà écrit divers livres dont : *La prière, chemin de joie* (2007) et *Teilhard de Chardin au feu de l'amitié* (2009), que nous avons eu l'occasion de présenter ici[1].

N.Timbal commence par "Les anges et l'art". Elle excelle à éclairer la place des anges chez les artistes peintres à toutes époques : anges musiciens et danseurs à la louange de Dieu, anges adorateurs contemplant le Visage de Dieu, anges messagers vers Marie et les autres disciples, anges gardiens... Cette approche par l'esthétique renouvelle notre regard sur tant d'œuvres d'art : tableaux, fresques, mosaïques, statues...

L'auteur s'appuie sur Teilhard. À propos du savant jésuite, elle montre comment les anges animent le paysage de sa foi dans son "Milieu divin" ou autres études. Elle s'appuie aussi sur les Pères de l'Église et les théologiens. Bien sûr, elle parcourt la Parole de Dieu. Bibliquement, pour mieux comprendre les "anges", l'auteur met en valeur le sens du mot d'étymologie grecque : "*angeloï*, messagers", "envoyés" de Dieu. Ils sont très présents dans la Bible comme "messagers" de la présence de Dieu, de son Amour, de sa Lumière et de son action. N.Timbal offre ainsi un parcours biblique indiquant comment, de la Genèse à l'Apocalypse, les anges assument leur mission de "messagers de Lumière" entre le Seigneur et son peuple ou l'humanité. Dans les Évangiles, depuis l'Annonciation jusqu'au matin de Pâques, les anges disent l'amour du Père manifesté en son Fils sauveur. Par ailleurs, N.Timbal souligne également la place des anges dans la vie liturgique de l'Église : à l'Eucharistie, et dans la vie de prière. Philosophiquement, la réalité des anges donne à penser. Entre l'Être infini et les êtres finis que nous sommes, peut-il y avoir un vide ? Entre Dieu l'Être absolu et nous, un continuum existe : les anges sont ces êtres spirituels qui "font lien", serviteurs de l'Alliance de Dieu avec nous, et



Statue située au-dessus de N. D. du Laus.

réciproquement, car, par leur identité et leur mission, ils sont "messagers" du Tout-Autre pour qu'il soit le Tout-Nôtre. Au final, N.Timbal ouvre sur une utile synthèse doctrinale. Les anges sont bien les témoins et les acteurs de notre dialogue, intérieur en notre cœur et liturgique en nos célébrations, avec le Père, le Christ, et l'Esprit-Saint.

Tous ces aspects artistiques, bibliques, spirituels et doctrinaux sont présentés de manière très documentée et délicate, précise et évocatrice. Au fil de la lecture, nous devenons plus sensibles à leur place dans l'expression de la pensée, de la liturgie et de l'iconographie. Les anges deviennent des compagnons aussi fraternels que stimulants pour notre relation à Dieu.

Pierre Fournier

1/ Lignes de crêtes n° 12

Biographie

Étienne Fouilloux
Eugène cardinal Tisserant 1884-1972. Une biographie.
Éditions DDB, 2011, 692 p., 39 €

Un personnage ambigu, contradictoire, ambitieux et couvert d'honneurs, tel apparaît ce prince d'une Église d'avant le Concile.

Le séminariste du 19e siècle est passionné par la Bible à une époque où les études bibliques sont loin d'être à l'honneur. De sa propre initiative, en furetant chez les libraires juifs de Nancy, sa ville natale, il apprend l'hébreu et c'est le début d'une grande passion pour les lettres orientales qu'il possèdera. Du coup il s'intéressera à l'archéologie et à la nécessaire utilisation des sciences humaines pour comprendre la Bible. Pour cela nous pouvons lui être reconnaissants, car il a eu une grande influence sur Pie XII dont il rédigera en grande partie l'encyclique *Divino afflante Spiritu* qui libère les études bibliques. E. Fouilloux nous fait vivre à ce sujet toutes les difficultés auxquelles il se heurte au sein de la Curie, ce qui paraît de nos jours inimaginable. Grand spécialiste des manuscrits, il a été l'avocat des exégètes.

Pionnier dans les relations avec l'Orient et l'Islam, il voyage et appartient à la congrégation orientale suscitant incompréhension et jalousie parce que les autres cardinaux ne peuvent pas comprendre son expérience sur le terrain. Il reçoit un petit évêché, pauvre et abandonné, aux environs de Rome et ce grand prélat se met humblement (alors qu'il est pétri d'orgueil !) au travail pour créer des écoles, construire des églises et devenir un bon pasteur.

Quand le Concile est décidé par Jean XXIII et poursuivi par Paul VI, alors que l'homme est si intelligent et qu'en son temps il a été très en avance, en particulier dans le domaine biblique ; comment ne pas être déçu par cette fermeture et ce refus d'avancer ?

Ce prince de l'Église dont la vie nous est décrite en détails, archives à l'appui, se révèle comme un homme de gouvernement, intrigant quand il le faut, d'une ambition démesurée. Mais il est difficile de percevoir en lui un grand spirituel, hélas !

Christine Pellistrandi

Controverse

Rémi Brague et Jean-Pierre Batut
Qui est le Dieu des chrétiens ?
Éditions Salvator, 2011, 126 p., 12 €

Dans une collection dénommée "Controverses" où deux auteurs dialoguent sur des sujets discutés, signalons la publication d'un colloque organisé par le diocèse de Fréjus-Toulon en 2010 et traitant de la question : "Qui est le Dieu des chrétiens ?". Les deux intervenants y étaient le professeur de philosophie à l'université de Paris-Sorbonne, membre de l'Institut, Rémi Brague, reprenant ici quelques idées centrales de son livre *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres* (2008) et l'évêque auxiliaire de Lyon, Jean-Pierre Batut, qui a fait paraître un ouvrage *Pantocrator, Dieu le Père tout-puissant dans la théologie pré-nicéenne* (2009) sur la puissance et la paternité en Dieu.

Leurs interventions, suivies d'un débat, proposent une réflexion simple et fondamentale sur la singularité du Dieu chrétien par rapport aux autres monothéismes même religieux. Dans la foi chrétienne, si Dieu, un seul Dieu, est tout-puissant, il est d'abord Père, pouvant tout faire entrer dans son dessein d'amour paternel. Étant essentiellement Père, il engendre comme tel en soi-même un Fils, il le fait exister comme un autre que soi et de même substance que soi à l'intérieur de soi dans la communauté de l'Esprit divin : unité tri-unitaire. En vertu de son dynamisme paternel, il crée volontairement, il fait exister à l'extérieur de soi un autre que soi, l'humanité, composée d'êtres créés qui, dans leur nature humaine, sont sexués, c'est-à-dire fendus comme masculins et féminins, dotés d'une fécondité traduisant un reflet dédoublé et incarné de la fécondité divine : êtres humains créés par Dieu, prédestinés à librement participer à la vie divine grâce au Fils engendré qui s'est fait homme, mort et ressuscité et qui, en les élevant jusqu'à lui, les fait devenir fils adoptifs, greffés sur le Fils unique divin qu'il est lui-même.

C'est pourquoi Dieu n'impose rien à l'homme, ne lui demande rien, mais il ne fait que lui offrir et lui donner par grâce, gratuitement, ce qui peut le combler. Déjà dans le Décalogue, c'est-à-dire dans les Dix Paroles de l'Ancienne Alliance, Dieu commence par se présenter comme libérant son peuple de l'esclavage, puis il lui enseigne un code de conduite allant dans le sens de la dignité humaine pour éviter les impasses dangereuses ou même mortelles qui sont déshumanisantes et font retomber dans la servitude, et pour au contraire l'inviter à suivre la voie conforme aux conditions élémentaires d'une existence librement et pleinement humaine, infiniment surélevée dans la Nouvelle Alliance par la médiation du Christ qui nous introduit dans le mystère d'amour de Dieu.

Aussi la Révélation chrétienne est toute particulière. Dans les trois monothéismes révélés, l'objet de la révélation est bien différent. Alors que c'est le livre lui-même dans l'Islam, seule religion du livre, dans le judaïsme et le christianisme, il y a bien un livre particulièrement res-

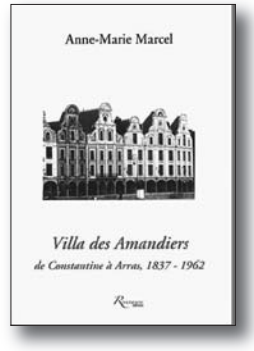
pecté, mais l'objet de la révélation porte, déjà dans l'un sur l'histoire de Dieu avec son peuple, et surtout dans l'autre sur la personne même du Christ, fils de Dieu et homme parfait.

Jacques Dagory

Roman

ANNE-MARIE MARCEL
Villa des Amandiers, de Constantine à Arras, 1837-1962.
Riveneuve éd., 2011, 98 p., 10 €

L'auteur de ce bref récit, tout en inscrivant des destins individuels dans l'histoire de l'Algérie, n'a pas l'ambition de présenter une fresque. La réalité historique est évoquée par petites touches précises, dans un style élégant et sobre qui évite tout pathos, même lorsqu'il s'agit d'événements tragiques. Le récit, après un début lumineux, s'obscurcit peu à peu sous la pression de l'Histoire, présente et passée. Reine, la narratrice, revient en 1955 à Constantine après avoir achevé sa licence de lettres, et retrouve avec bonheur pour les vacances, dans la villa des Amandiers, ses grands-parents, qui l'ont élevée. L'évocation de la vie familiale ne va pas sans nostalgie : le couscous dominical, les surprise-parties, la bonne société constantinoise. C'est là un monde menacé, et qui veut garder les yeux fermés sur ce que l'on appelle encore "les événements". Albert, le grand-père, homme simple et généreux, est en toute bonne foi convaincu de la mission civilisatrice de la France ; à ses yeux, les fellaghas ne sont que "des bandits à la solde de l'étranger".



La jeune "pied-noir", proche de ses grands-parents, vit encore à l'écart de l'histoire, mais un cousin, Yves, arrivé d'Arras pour faire son service militaire et qui prépare une thèse sur la conquête de l'Algérie, va l'amener à une prise de conscience. L'amour aidant, il lui permettra de lire le présent à partir du passé. L'histoire de leur famille, la famille Delcambre, est indissociable de la prise de Constantine, en 1837. Charles Delcambre, l'ancêtre de la narratrice, qui s'était engagé dans la Légion étrangère, sera interné à son retour en France. Un récit dans le récit reconstitue le second siège, particulièrement sanglant, de la "ville du diable", tel que Charles a pu la vivre. La famille quittera définitivement Constantine en 1962.

Autobiographie ? Fiction historique ? Il y a sans doute une part de témoignage dans ce texte subtil et nuancé, où l'on devine une sympathie pour les prises de position d'Albert Camus. L'auteur se méfie en effet tout autant de l'idéologie révolutionnaire que des stéréotypes sur les valeurs de l'Occident, et s'élève au-dessus de toute tentation partisane.

Jeanne-Marie Baude

Catéchèse

CHRISTINE PELLISTRANDI
Eucharistie.
Petite catéchèse en images.
Éd. Salvator, 2011, 192 p., 24,50 €

Comme le souligne le sous-titre de cet ouvrage, l'auteur nous fait découvrir et entrer dans le mystère du sacrement de l'Eucharistie en s'appuyant sur des images, suivant en cela les recommandations du concile de Trente.

Judicieusement, l'auteur a choisi, pour cette catéchèse, neuf des douze magnifiques vitraux du début du XVIIe siècle placés dans les arcades de la galerie de l'ancien charnier de l'église Saint-Étienne-du-Mont à Paris.

L'ouvrage est découpé en dix chapitres : La Première Communion, Le repas sacré, Vous mangerez en toute hâte, Le pain de la route, Dieu est présent, Le repas de l'amour, Faites ceci en mémoire de moi, Le pressoir mystique, Reste avec nous, Le pain des anges.

L'ouvrage, très abondamment illustré de photographies en couleurs des vitraux, est accompagné de nombreuses citations d'écrits de saint François de Sales, de Jean-Paul II et de Benoît XVI et se clôt par un extrait d'une lettre de Blaise Pascal dont les restes sont déposés à l'entrée de la chapelle de la Vierge.

On peut — bien évidemment — lire l'ouvrage dans sa continuité, mais mieux encore l'ouvrir au hasard d'un chapitre pour une possible méditation, grâce aux images et aux textes.

D'un format maniable (26 cm x 20 cm), ce livre est destiné d'abord aux adultes qui veulent approfondir leur connaissance de ce sacrement. Cependant le premier chapitre, La Première Communion, ainsi que la première page des chapitres suivants s'adressent aux enfants, particulièrement aux enfants s'apprêtant à faire leur première communion.

Christine Pellistrandi, historienne et théologienne, enseigne l'Écriture Sainte à l'École Cathédrale de Paris (Collège des Bernardins) en illustrant ses cours par des œuvres d'art. Elle a travaillé trente ans à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (laboratoire CNRS).

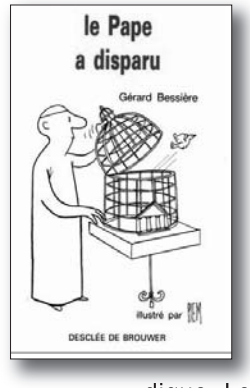
Thierry Rechniewski

Cinéma

Habemus Papam[1]
Film de Nanni Moretti (2011)
Acteurs principaux :
Nanni Moretti (le psy) et Michel Piccoli (le pape).

Au début du film, nous sommes en présence d'un descriptif du monde Église, mais de l'Institution, par le biais de cette élection d'un pape où l'atmosphère est bien rendue avec une certaine caricature assez malicieuse mais non méchante.

S'il n'y avait que cette partie "conclave" on pourrait penser que c'est un film sur l'Église. Mais ce serait oublier toute l'étude psychologique de la réaction de Melville (le pape), après son élection. En faisant appel à un psychiatre, Moretti ébranle les convictions de l'Institution, qui est de tradition anti-psychanalyse.



Mais notre psy va devoir s'avouer bien impuissant. Tout lui échappe, de son patient qui s'évade, alors que lui reste enfermé dans le conclave, aux cardinaux qui n'achèvent pas ce tournoi de volley imaginé par lui. Nous sommes en plein théâtre, en pleine comédie ici. L'Institution-Église, la psychanalyse mais aussi les médias, personne n'échappe à la critique.

En revanche il ne va pas en être de même de Melville. Élu, le voilà pris de panique à la pensée de la tâche qui l'attend ! C'est en homme qu'il va réagir. Et ce n'est pas d'apprendre qu'il sera aidé par Dieu qui va le faire accepter. Dès qu'il le peut, il s'enfuit de la chapelle Sixtine. Au grand désarroi de tous, et tout particulièrement du camériste.

Le pape va pouvoir, incognito, se mêler à la foule. Cette escapade peut nous rappeler *La vieille dame indigne* ! Au cours de cette équipée il revient sur son existence. Il en profite pour aller chez l'ex-femme du psychiatre, elle-même également psy (tout aussi renommée...), où il se confiera plus volontiers.

Mais le point d'orgue sera la rencontre avec une troupe de théâtre. Après la comédie, jusqu'à la farce, avec le conclave, nous voilà dans le monde de Tchekhov avec *La Mouette*, comédie-dramatique. Melville a essayé d'être acteur, il connaît bien cette pièce qu'il aime. Heureuse parenthèse pour lui. Pourtant les personnages seraient plutôt des "ratés" qui ne pourront pas réaliser leurs rêves. Théâtre triomphant ? Non plus. Les acteurs pensent qu'on les applaudit alors que la salle acclame le pape, reconnu dans sa loge. La messe est finie et Melville doit regagner le conclave. Pape "raté" ? Non pas.

Alors que la foule exulte, Melville a le courage, tout en précisant ce dont l'Église aurait besoin, de dire qu'il abdique. Le drame est consommé. Mais la fonction de pape en ressort valorisée, humanisée.

Bon film, à voir, même si par moment l'on peut être agacé par sa lenteur, accompagnée de longueurs comme la partie de volley, mais qui a le mérite de nous rappeler que l'Église est universelle.

Michel Piccoli est remarquable tandis que Moretti, en tant qu'acteur, est égal à lui-même.

Ce film, en fait, traite du pouvoir. Pouvoir collectif qui n'a pas toujours le beau rôle. Pouvoir personnel, dont la charge peut être telle que l'on puisse arriver à le refuser. Tout est alors question de discernement, comme l'a pu être le cas de Jacques Delors dans le monde de la politique.

Francis Fillipi

1/ Lire aussi le livre de Gérard Bessière, *Le Pape a disparu*, DDB, 1995, 13,75 €.

Musique

Les "Concertantes" :
Concertos pour violon, alto et orchestre d'Amadeus Mozart et de Ignaz Pleyel. (Photo ci-dessous)

Nathalie Chabot, violon et Michel Michalakakos, alto.
Saint Christopher Chamber Orchestra de Vilnius, dir. Donatas Katkus.
Intégrale EA 1106

Le genre musical des "concertantes" — sorte de composition qui se situe entre la symphonie et le concerto — s'est développé considérablement en France à partir de 1770. Ce sont en général des œuvres en deux ou trois mouvements au caractère divertissant mettant en valeur les timbres des instruments (ici le violon et l'alto) et la vélocité des artistes. Il est naturel de retrouver sur cette ligne prestigieuse de la musique de chambre du XVIIIe siècle Mozart, Stamitz, Cambini, Pleyel ou Bréval (entre autres). Un Mozart qui rivalise ici avec son contemporain Pleyel (musicien très prolixe) sur des concertos qui se retrouvent dans une même élégance de style et de musicalité ravissante avec le beau violon de Nathalie Chabot et l'alto aux sonorités envoûtantes de Michel Michalakakos. C'est l'Orchestre de chambre Saint-Christophe de Vilnius, sous la direction de Donatas Katkus, qui se fait complice de ces "concertantes" qui laissent tout au plaisir de l'écoute.

Claude Ollivier

Des amitiés qui nous construisent

L'ami du petit tyrannosaure, de Florence Seyvos, illustrations d'Anaïs Vaugelade, L'École des Loisirs, 2003, 12,50 € (ou poche 2005, 5,50 €).

"Il était une fois un petit tyrannosaure qui n'avait pas d'amis parce qu'il les avait tous mangés". Ainsi commence cet album nous contant la tristesse du tyrannosaure et sa lutte contre le plus vilain de ses défauts : céder à sa grande faim. Parviendra-t-il enfin à se faire un ami pour la vie en la personne de Mollo, la petite souris qui a le pouvoir de prononcer une formule magique qui lui laisse un mauvais goût ? Parviendra-t-il à dépasser ses penchants naturels pour conserver estime de soi et amitié ?

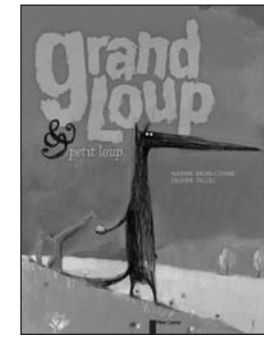
Sous ses illustrations amusantes, cet album constitue un véritable conte philosophique et nous enseigne métaphoriquement comment dépasser ce qui nous empêche d'avancer. Pour le petit tyrannosaure, il faut apprendre à ne pas manger ses amis. Et pour cela, trouver une autre façon de se nourrir. Ensuite, à chacun de nous de réfléchir sur ses faiblesses et la meilleure manière de ne pas chuter par sa faute. Les enfants auront plaisir à en discuter et comprendront que seul un véritable ami peut nous aider à franchir le cap.

Roméo & Juliette, Mario Ramos, de L'École des Loisirs, collection Pastel 1999, 11€ (ou 2004, 5,50 € pour le petit format).

Roméo est un éléphant qui a tout pour être heureux. Sauf qu'il est très, très émotif et vire au rouge vif un peu trop souvent à son goût. Tous ses congénères se moquent de lui, si bien qu'il ne sort plus que la nuit, où tous les chats (les éléphants ?) sont gris. C'est ainsi qu'il croise Juliette, une petite souris qui souhaite voir la mer. Elle trouve le rouge Roméo charmant, et une véritable amitié se noue entre eux. Mais Roméo parviendra-t-il, grâce à Juliette, à revenir parmi les siens ?

Avec autant de poésie que d'humour, Mario Ramos amène l'enfant à se mettre dans la peau de Roméo. Qui ne souffre, en effet, d'aucune infirmité sociale ? C'est ainsi qu'à travers l'histoire de l'éléphant rouge, les enfants vont apprendre que tout n'est qu'une question de regard. Ce dont certains se moquent, d'autres l'aiment. Et lorsqu'on sait qu'on est aimé tel que l'on est, on se sent fort et aimable, et on reprend confiance en soi. Grâce à l'amitié, on peut donc retrouver le bonheur perdu. Tout cela est abordé avec beaucoup de justesse dans cet album, sans recours à une bonne fin bien moralisatrice comme on en trouve encore parfois.

Grand loup & petit loup, de Nadine Brun-Cosme, illustrations d'Olivier Tallec, Flammarion, Père Castor, 2005, 13 € (ou petit format 2008, 5,20 €).



Grand Loup a toujours vécu seul en haut de la colline. Jusqu'au jour où apparaît Petit Loup. Grand Loup est très soulagé de voir que Petit Loup est bien plus petit que lui, qu'il grimpe mal aux arbres et ne risque donc pas de le surpasser. Du coin de l'œil, il guette cet intrus qui exagère tout de même un peu de s'installer chez lui... et ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine tendresse pour lui. Mais, pour sauver les apparences, il fait mine de ne pas s'intéresser à Petit Loup. Jusqu'au moment où Petit Loup disparaît. Que lui est-il arrivé ? Grand Loup est maintenant obligé de reconnaître que ce petit être ne lui est pas indifférent.

Ce livre traite de la métamorphose du cœur qui se fait lorsqu'on rencontre quelqu'un qui deviendra notre ami. De la méfiance à la curiosité, de l'indifférence à l'inquiétude, de l'impatience au soulagement, le lecteur découvre tous ces sentiments contradictoires qui animent Grand Loup jusqu'au dénouement où il n'a plus le choix : il lui faut avouer – et par là-même s'avouer – qu'il s'ennuyait avant que son chemin croise celui de Petit Loup. Un apprentissage de l'autre mais peut-être aussi avant tout de soi.

Des illustrations superbes, chatoyantes et émouvantes servent à merveille ce récit simple et touchant, à ne manquer sous aucun prétexte.

Marie Becker

Discerner les signes des temps, pour CdEP, aujourd'hui, c'est se laisser interpeller par l'actualité, y chercher des repères en dépassant les réactions épidermiques, en interrogeant les spécialistes, en favorisant la réflexion des uns et des autres.

Notre site, nos sessions essaient de relever ce défi de perpétuel ajustement entre nos convictions et une réalité qui évolue sans cesse.

CdEP et le paysage médiatique

CdEP commence à s'installer dans le paysage médiatique. Après plusieurs sollicitations de *La Vie* ou de *La Croix*, c'est *France Culture* qui découvre notre existence. Nous avons été sollicités pour participer à une émission de radio. *(Voir en encadré le texte de Christian Guiraud)*[1].

L'enseignement catholique à la télé

Mais les médias ne nous apportent pas que des satisfactions. L'émission "Le Jour du Seigneur" sur *France 2* se pose la question du "succès de l'enseignement catholique"[2]. En regardant ces reportages, beaucoup d'enseignants du public se sont sentis incompris et humiliés. Bien sûr, ils n'étaient pas directement attaqués, mais la description irénique d'une école qui, grâce à ses valeurs, permettrait la réussite de tous et la meilleure éducation possible avait de quoi en irriter plus d'un !

Il n'y a pas là de quoi ranimer la guerre scolaire, à un moment où certains enseignants du privé rejoignent ceux du public dans une grève contre les réductions de postes, qui touchent les deux types d'enseignement financés par l'État. Mais il semble qu'il existe parmi les catholiques fervents des gens qui, sans aller jusqu'à qualifier l'école publique d'école du diable, l'imaginent comme un lieu dangereux auquel ils n'oseraient pas confier leurs enfants. Et nous aimerions leur expliquer toutes les richesses d'une école ouverte à tous, même si nous en connaissons les difficultés et si nous envions parfois certaines facilités des établissements privés.

Polémique autour de la "gender theory"

Justement, l'enseignement privé sous contrat est lui aussi tenu de respecter les programmes scolaires. Or une petite ligne de l'introduction des programmes de Sciences de la Vie et de la Terre (SVT) de première ES, et son interprétation par certains éditeurs de manuels, a provoqué une réaction violente des milieux catholiques relayée par certains députés. Alerté dès le mois de juin, CdEP a fait sa petite enquête. Nous avons interrogé une collègue qui enseigne la biologie en lycée et soumis une des pages les plus controversées à l'analyse d'un universitaire, Xavier Lacroix, membre du Comité consultatif national d'éthique, auteur de *La confusion des genres* (Bayard 2005) et *De chair et de parole* (Bayard 2007). Ces textes sont disponibles auprès du secrétariat et sur notre site cdep-asso.org. Voilà de quoi dégonfler la polémique, tout en se posant quelques questions sur ce qui a poussé certains éditeurs à rédiger des manuels un peu ambigus.

Et la laïcité ?

Mais, décidément, nous sommes très chatouilleux et susceptibles. Un de nos journaux favoris *Prions en Église* propose des intentions de prière[3]. Et quand on y regarde de près, on trouve ceci : "*Pour les éducateurs, les professeurs et les élèves, tout particulièrement ceux de l'Enseignement catholique. Avec toute l'Église, Père, nous te prions*". Figurez-vous que ce "*tout particulièrement*" qui semble exclure les autres ne nous paraît pas bien universel et nous blesse. Je suis persuadée que l'auteur de ce texte n'avait pas l'intention de le faire.

Comment vivre ensemble en harmonie si chacun se réfugie dans ses certitudes et ne s'intéresse qu'à ceux qui lui ressemblent ?

Pour nous qui nous voulons à la fois profondément chrétiens et laïques, c'est une question qui mérite d'être regardée de près. C'est ce que nous essaierons de faire le dimanche des Rameaux à Issy-les-Moulineaux, tout au long d'une journée de réflexion consécutive à notre Assemblée Générale.

Plutôt que de partir d'une belle définition de la laïcité, nous aimerions que cette réflexion s'appuie sur des analyses de faits précis concernant les conditions du "vivre ensemble" dans notre société.[4]

Conférences, carrefours, table ronde devraient nous permettre de mieux mesurer les enjeux de la laïcité dans le monde actuel.

N'hésitez pas à inviter largement vos collègues et amis à participer à cette réflexion et à venir à Issy-les-Moulineaux le 1er avril 2012. Cette rencontre est largement ouverte à tous ceux qui, comme nous, s'interrogent sur la place des religions dans notre société et l'art de les faire cohabiter harmonieusement.

Anne-Marie Marty
Présidente

1/ Interview accessible via notre site cdep-asso.org
2/ "Les chemins de la foi", dimanche 25 septembre.
3/ Prions en Église d'octobre, suggestion pour la prière universelle du 16 octobre.
4/ Un questionnaire a été envoyé à tous nos adhérents, il est disponible sur notre site et au secrétariat.

CdEP sur les ondes nationales...

CdEP fait une percée dans le monde médiatique, à notre grande satisfaction et pour une meilleure visibilité de notre association. Dans un contexte où l'école et ses évolutions suscitent bien des interrogations, et où le rapport entre la foi et le vivre ensemble font l'actualité, CdEP devient un interlocuteur reconnu et invité par France Culture.

Notre amie Catherine Réalini, de la région parisienne, a été invitée le 5 septembre 2011 à l'émission "*Du grain à moudre*" d'Hervé Gardette sur France-Culture, pour apporter un témoignage sur son "*choix par conviction pour l'enseignement laïque*", en tant que "*chrétienne assumée*".

L'émission avait pour thème : *"Peut-on être de gauche et mettre ses enfants dans le privé ?"* et réunissait un représentant de l'enseignement catholique, une chercheuse en sciences de l'éducation et un représentant du Comité National d'Action Laïque.

Le débat a abordé l'efficacité respective des enseignements public et catholique, alignant chiffres et statistiques. Puis les participants ont constaté que le débat idéologique tendait aujourd'hui à être dépassé, et souligné les dangers de la tendance actuelle à la marchandisation de l'enseignement. Le ton était courtois entre représentants de courants de pensée différents si ce n'est opposés, et le discours a évolué vers une analyse de la situation scolaire actuelle et de son cortège de suppressions de postes (public et privé confondus), sans oublier les particularités locales (une classe maternelle de Puy Saint-Vincent dans les Hautes-Alpes financée par la commune après fermeture par les services académiques).

L'émission touchait à sa fin quand l'animateur Hervé Gardette a renversé son propos et posé la question : "Peut-on être chrétien, catholique et enseigner dans l'école publique ?" présentant brièvement CdEP et laissant place au témoignage de Catherine Réalini, que vous pourrez écouter en vous connectant sur notre site Internet.

Christian Guiraud

Réflexions estivales

Ristolas :

"Pourquoi aller à l'église ?"

"Une mère, un dimanche, s'efforçait de tirer son fils du lit en lui disant qu'il était temps d'aller à l'église ; pas de réaction. Dix minutes plus tard, elle revint à l'assaut : "Lève-toi immédiatement et va à l'église. - Laisse-moi s'il-te-plaît. C'est tellement assommant. Pourquoi devrais-je m'imposer cette corvée ? - Pour deux raison, mon fils. La première, c'est que tu sais qu'il faut aller à la messe le dimanche ; la seconde, c'est que tu es l'évêque du diocèse."

Les évêques ne sont pas les seuls à n'avoir pas toujours envie d'aller à l'église..."

C'est par cette anecdote humoristique que le dominicain anglais Timothy Radcliffe commence son livre *Pourquoi aller à l'église ?*, qui part d'une constatation : l'assistance aux offices est en chute libre, les gens disent "oui" à Jésus mais "non" à l'église...

Or, pour l'auteur, l'Eucharistie met en scène le drame fondamental de toute vie humaine.

Toutes nos expériences (ce que signifie le fait d'être vivant, de trouver du sens et de le perdre, d'être dans la joie et de souffrir) sont éclairées par l'Eucharistie et, réciproquement, l'éclairent.

L'Eucharistie, c'est un drame en trois actes, qui nous forme en tant que personnes qui croient, espèrent, aiment. D'abord, en écoutant la Parole nous grandissons dans la foi... Dans le deuxième acte, nous faisons mémoire de la Cène et de la mort de Jésus ; confrontés à l'échec, à la violence et à la mort, nous recevons le don de l'espérance. Dans l'acte final, à partir du Notre Père, notre espérance parvient, dans l'amour, à son point culminant. Nous sommes face au Christ ressuscité et recevons le pain de vie.

C'est ce livre qu'avaient choisi de travailler les participants à la session de juillet 2011 de "Chrétiens dans l'Enseignement Public".

Réunis pendant deux semaines dans un petit village du Queyras, nous avons alterné réflexion et marche en montagne.

Six journées de travail dans le chalet de Ristolas nous ont permis de nous présenter les uns aux autres les différents chapitres du livre de Th. Radcliffe, tandis que Louis Goy, aumônier de l'équipe de Bourg-en-Bresse, animait les débats, proposait l'éclairage d'autres textes et présidait les célébrations.

Un jour sur deux, tout le monde se retrouvait sur les sentiers du Queyras pour de superbes balades à modalités variables : les meilleurs marcheurs gravissant des cols haut perchés ou franchissant la frontière italienne ; les moins jeunes, s'arrêtant au bord d'un lac et admirant les sommets... de plus bas.

Partager ses questions et sa foi, transpirer ensemble à l'assaut des montagnes, cela noue de solides amitiés !

Suzanne Crouzier

Le Laus :

"Dans les Évangiles : les appels radicaux du Christ"

Cette année nous étions 22 inscrits, donc notons une certaine stabilité de participation. C'est le Père Pierre Fournier (Gap) qui, pour la septième fois, a assuré l'animation des deux journées d'approfondissement spirituel. Le thème était ambitieux :

Notre attente n'a pas été déçue et à la hauteur du nombre... 7, symbole de la perfection ! Mais ces journées sont toujours encadrées par d'autres interventions.

Marie-Thérèse Braud, une fois encore, s'est attaquée à un vaste sujet. Elle nous a parlé des *Peuples premiers*, en faisant souvent appel à la pensée de Levi Stauss.

Francis Clad et Francis Filippi ont parlé, un peu en parallèle, de deux régions qu'ils connaissent bien, respectivement l'*Alsace* et la *Corse* (cette fois-ci jusqu'à nos jours). Ce sujet avait été choisi en regard à la spécificité de ces deux régions, deux réalités à part.

Gisèle Dufour et Nicole Béjon se sont associées à propos du *Hassidisme*. G. Dufour s'est, en effet, intéressée au Hassidisme comme une révolution spirituelle, culturelle et sociale au sein du judaïsme est-européen. Tandis que N. Béjon, spécialisée ici dans l'histoire de l'art, a voulu rappeler que la peinture de *Chagall*, avait pour inspiration le Hassidisme. Comme à l'accoutumée, elle a illustré son propos de magnifiques projections.

Enfin, F. Clad, nous a fait découvrir le *Culte de saint Quirin dans la région rhénane*, culte se traduisant encore aujourd'hui par des pèlerinages, tout particulièrement dans le village de Saint-Quirin, en Moselle. Saint Quirin était un saint guérisseur.

L'année prochaine, le Père Guy Corpataux, chapelain à N.D. du Laus, a accepté la charge de l'animation des journées spirituelles. Un grand merci.

Rendez-vous, encore plus nombreux, en 2012 !

Francis Filippi

Rencontres à venir

Rencontre nationale

Samedi 31 mars 2012 : A. G.
Dimanche 1er avril : La Laïcité !

Nous ne chercherons pas une nouvelle définition ni une réflexion théorique, mais à partir de situations concrètes vécues par chacun, les forces et les faiblesses de la laïcité, les évolutions souhaitables pour une compréhension mieux partagée du concept et pour son usage comme facteur d'apaisement.

LA LAÏCITÉ,
MOYEN DU VIVRE ENSEMBLE
Ancrage légal, réalités d'aujourd'hui

Une journée de conférence et d'échange proposée par
Chrétiens dans l'Enseignement Public
à laquelle sont invités ses partenaires

à Issy-les-Moulineaux
le 1er avril 2012

Session des "actifs"

Ce tract[1] a pour but de vous donner un avant-goût de la rencontre de Vannes à laquelle nous vous invitons.

L'importance de l'éthique à l'école nous a semblé fondamentale. La culture de l'éthique nécessite réflexion et débat à proposer aux acteurs de l'école. Pourquoi et comment faut-il développer une culture éthique à l'école publique ? Comment accorder une culture éthique avec les diversités ? Ces questions, proposées par ailleurs au **"Colloque Éthique à l'École publique"**, les 25 et 26 novembre 2011, au salon de l'Éducation, seront au cœur de notre réflexion d'enseignants chrétiens en août 2012.

Davantage de précisions vous seront données à l'occasion de votre pré-inscription, mais d'ores et déjà retenez les dates du 22 au 26 août 2012, pour participer avec nous aux échanges sur ce thème de l'éthique, vous ressourcer et vous détendre dans un cadre très pittoresque !

Michèle Lesquoy

1/ Disponible au secrétariat sur demande.

Questions de Points de vue

Le discernement m'est toujours apparu comme une question de point de vue. Pour comprendre quelque chose, le percevoir, l'identifier, le reconnaître, il faut les quelques savoirs qui aideront à démêler les choses autour de la chose et ainsi pouvoir apprécier, saisir, différencier et isoler.
En art, il en est ainsi et ce n'est pas toujours bien simple sauf à être doué du sentir- ressentir-pressentir qui nous permettrait de deviner sans le discours du guide ce qu'il faut voir, comprendre, identifier, reconnaître...
Prenons d'abord le cas de la voûte de San Ignazio à Rome. Andrea Pozzo (1642-1709), architecte et peintre, avec une hallucinante virtuosité, nous présente la montée de Saint-Ignace au ciel où il est accueilli par le Christ. Quel spectacle ! La mise en scène est prodigieuse. La peinture réalise en trompe l'œil ce qui manque d'architecture réelle pour aller plus près du ciel. Une foule d'acteurs, tous très performants dans le jeu en état d'apesanteur, se produit dans ce théâtre vertical. Andréa Pozzo nous décrit lui-même son scénario : "Jésus communique un rayon de lumière au cœur d'Ignace, qui le transmet aux régions les plus éloignées des quatre parties du monde. J'ai représenté celles-ci avec leurs emblèmes aux quatre coins de la voûte". Autour les missionnaires de la Compagnie y sont figurés : "Le premier de ces infatigables ouvriers est l'apôtre des Indes, saint François Xavier, qui s'efforce de conduire au ciel une grande troupe de convertis de l'Asie. D'autres missionnaires de la Compagnie en font autant en Europe, en Afrique et en Amérique".
L'art de cette époque, appelé aujourd'hui baroque, est un art de l'illusion. Andrea Pozzo demande un grand effort aux spectateurs que nous sommes. Nous devons d'abord lever la tête vers le haut, trouver la position acceptable, celle que l'artiste souhaite nous voir prendre pour profiter au maximum des effets de son œuvre. Nous devons rechercher la place qui va nous transformer en acteur, l'emplacement unique où nous serons absorbés par la perspective et d'où nous pourrons rejoindre le ciel. Discerner l'intention du peintre pour comprendre son œuvre et pouvoir la lire, c'est-à-dire la comprendre. Bien sûr il faudrait parler du contexte historique de la contre-réforme, reconquête catholique où le baroque va avoir comme mission de provoquer l'émotion collective afin de convaincre les croyants en faisant agir l'art sur leurs sens, un art dynamique et dramatique fait de courbes, d'obliques et de torsions, mais aussi un art d'illusions séductrices qui forceront l'admiration pour ces images en 3D...
Mais je voudrais aller ailleurs. En lisant des documents sur le baroque et sur Andréa Pozzo pour préparer ce texte, j'ai souvent croisé le mot "impression" ("...Impression que le monument ouvre sur le ciel ou l'empirée" ; "Impression que la voûte est crevée..." ; "...Impression de mouvement"...) et j'ai bien sûr pensé aux impressionnistes et j'ai retrouvé le souvenir des Nymphéas qui sont à l'Orangerie des Tuileries. Claude Monet donna ces grandes peintures à la France en l'honneur de la paix retrouvée au lendemain de la Grande Guerre. Se placer au centre de ce jardin d'eau, suivre les pas de la danse de Monet devant sa toile, mesurer l'amplitude des gestes du peintre. Trouver une place dans cet espace. Douceur des couleurs, profondeurs. Changer de place. Calme bienfaisant, silence musical. Modulations légères, reflets, ombres, lumières, vibrations dans l'atmosphère...
Monet est au sommet de son œuvre, l'impressionnisme est encore mal reconnu et Georges Clémenceau, l'ami de Monet, a depuis longtemps discerné l'importance de cet art et son avenir. Pour d'autres il faudra beaucoup de temps, mais aujourd'hui la question ne se pose plus. Le monde entier connaît et apprécie l'impressionnisme et son chef de file. Je trouve même qu'on aime un peu vite, comme si cela allait de soi, parce que d'autres ont fait le travail pour nous... Le guide a tout expliqué, il n'y a

Andrea Pozzo, Le triomphe de Saint-Ignace, 1585-1594, voûte de San Ignazio, Rome

plus qu'à accepter. C'est un peu facile et cela retire le plaisir de l'effort et de la découverte. Heureusement, il y a des arts plus récents pour exercer nos talents d'intuitions et développer notre engagement personnel !

Andréa Pozzo a lui aussi été reconnu tardivement dans l'histoire de l'art, parce que ce n'était peut-être qu'un peintre de plafond, un technicien de perspective plafonnante ? Question de point de vue !

Alain Gobenceaux, octobre 2011

Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Francis Filippi
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Bernard Lepage
Agnès Martinez
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Isabelle Tellier

Collaborateurs :

Alain Gobenceaux (iconographie)
Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins)
Claude Ollivier (discographie)
Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Nicole Moine (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : www.cdep-asso.org